

## ACTE PREMIER

La chambre d'Irène.

Porte à droite, donnant dans le cabinet de toilette ; au fond, donnant dans le vestibule ; à gauche, donnant dans la chambre de Gisèle.

Peu de meubles, mais anciens et très beaux ; le lit, dans une alcôve ; bergère, fauteuils, table. Sur la table, un appareil téléphonique. Au mur, quelques photographies de tableaux de l'école italienne. Dans un coin, un chevalet de peintre, retourné contre le mur.

Au lever du rideau, la scène est vide, puis la porte de gauche est entrebâillée et Gisèle passe la tête.

---

GISELE

Irène ?... (*Elle entre et va jusqu'à la porte de droite.*) Irène ?... (*A la cantonade.*) Elle n'est pas là.

MADemoiselle MARCHAND, paraissant.

Je vous ai dit qu'elle n'était pas rentrée. Il n'est que six heures : c'est beaucoup trop tôt pour elle.

GISELE

Mais elle m'avait dit qu'elle serait là de bonne heure, à cause de ce dîner. Elle doit m'aider à arranger les fleurs sur la table.

MADemoiselle MARCHAND

A votre place, je ne compterais pas trop sur elle. Voulez-vous que je vous aide, moi ?

GISELE

J'aimerais mieux qu'elle soit là. Si c'est moi qui le fais, ça n'aura aucun chic.

MADemoiselle MARCHAND

Alors !...

GISELE

Ce qu'elle peut m'ennuyer à toujours être en retard, comme ça !... Et pour ma robe, comment est-ce que je vais faire ?

MADemoiselle MARCHAND

Qu'est-ce qui vous tracasse ?

GISELE

Il faut bien que je sache quelle robe mettre !

MADemoiselle MARCHAND

Vous avez besoin de votre sœur pour le décider ?

GISELE

Non, mais comme nous sommes les deux seules femmes à ce dîner, il faudrait, autant que possible, que nos robes aillent ensemble, comprenez-vous ?

MADemoiselle MARCHAND

Ah ! bon. (*Joséphine, femme de chambre, paraît au fond, portant une blouse qu'elle va ranger dans le cabinet de toilette.*)

GISELE

Ah ! Joséphine, est-ce qu'Irène vous a dit quelle robe elle mettra ce soir ?

JOSEPHINE

Non, Mademoiselle. Elle n'a rien dit.

GISELE

C'est gai ! Alors moi, je ne sais pas comment m'habiller ! (*Joséphine est sortie.*)

MADemoiselle MARCHAND

Mettez donc votre robe jaune : elle est charmante et vous va très bien.

GISELE

Ma robe jaune ! Vous êtes folle !

MADemoiselle MARCHAND

Dites donc, Gisèle, si vous respectiez un peu votre institutrice !

GISELE

Pardon, Mademoiselle ! Je vous respecte, mais pour la question robes, laissez-moi vous dire que vous n'y connaissez rien.

MADemoiselle MARCHAND

Bon. Et qu'est-ce que vous avez contre votre robe jaune ?

GISELE

Elle est bien trop habillée, voyons ! C'est un dîner politique, en veston, papa a dit. Nous serons huit en tout, rien que des vieux types du quai d'Orsay, des collègues de papa, et deux sénateurs. Ca va d'ailleurs être une de ces barbes !

MADemoiselle MARCHAND

Gisèle, voyons !

GISELE

Quoi ?

MADemoiselle MARCHAND

Si vous ne mesurez pas plus vos paroles, vous ne réussirez pas du tout à Rome, je vous le prédis ! Songez que vous allez être un personnage presque officiel, là-bas ! Une fille d'ambassadeur, c'est quelque chose ! Vos moindres mots seront recueillis et commentés, soyez-en sûre !

GISELE, *riant.*

Sans blague ?

MADemoiselle MARCHAND

On ne dit pas « sans blague », combien de fois vous ai-je fait cette observation ! Et puis, vous ferez bien, quand vous ne serez pas seule avec votre sœur, de réfléchir un peu avant de parler. (*M. de Montcel paraît au fond.*)

MONTCEL, *sans entrer.*

Est-ce qu'Irène est là ?

GISELE

Non, papa, elle n'est pas rentrée.

MONTCEL, *comme à lui-même.*

Naturellement ! (*Haut.*) Bonjour, mademoiselle Marchand. Ne vous dérangez pas. (*A Gisèle.*) Qu'on me prévienne, dès qu'elle sera là.

GISELE

Bien, papa. (*Montcel va pour sortir.*) Papa ?

MONTCEL

Quoi ?

GISELE

Si c'est au sujet du dîner que tu veux voir Irène, tu peux me dire à moi ce que...

MONTCEL

Non, ce n'est pas au sujet du dîner.

GISELE

Ah ! bon.

MONTCEL

Qu'elle me fasse prévenir dès qu'elle sera rentrée, n'est-ce pas ? Même si j'ai du monde dans mon cabinet.

GISELE

Oui, oui, papa. (*Montcel sort.*) Ca, c'est l'orage qui se prépare. Je le sentais venir.

MADemoiselle MARCHAND

Ca ne va pas entre Irène et votre père ?

GISELE

Voilà huit jours qu'ils ne s'adressent pas la parole. « Bonjour, bonsoir », et c'est tout. Ca va être gai à Rome, si ça continue comme ça ! Ici encore, papa est dehors trois jours sur quatre. Mais, là-bas...

MADemoiselle MARCHAND

A la suite de quoi, cette brouille ?

GISELE

Ah ! ça... mystère. (*Un temps.*) Vous ne vous rappelez pas, l'autre jour, à la fin du déjeuner, quand Irène a demandé à papa si elle pouvait lui dire un mot dans son cabinet ?

MADemoiselle MARCHAND

Si, parfaitement. Je me souviens.

GISELE

Eh bien, ça date de là. Qu'est-ce qu'ils se sont dit ? Je ne sais pas. J'ai essayé de le demander à Irène, mais je n'ai rien pu en tirer. Elle m'a dit de ne pas me tourmenter, que tout s'arrangerait, et elle a parlé d'autre chose. J'ai vu qu'il ne fallait pas insister.

MADemoiselle MARCHAND

Est-ce que vous ne croyez pas que votre père en veut à Irène d'avoir refusé ce monsieur ?

GISELE

Quel monsieur ?

MADemoiselle MARCHAND

Ce jeune homme, que connaît votre tante, vous savez bien ?

GISELE

Oh ! pensez-vous ! C'est vieux, ça ! Ça date de plus d'un mois. Il y a longtemps que c'est oublié. Et puis, comme ça ne fait guère que le troisième prétendant qu'Irène refuse depuis un an, je suppose que papa doit être habitué... Oh ! non, non, c'est autre chose.

MADemoiselle MARCHAND

Votre père commence peut-être à s'apercevoir qu'Irène mène une existence un peu anormale pour une jeune fille...

GISELE

Ah ! nous y voilà ! Il y a longtemps que vous ne vous étiez pas lamentée sur la conduite de cette pauvre Irène, Mademoiselle !

MADemoiselle MARCHAND

Oh ! je ne me lamente pas du tout. D'abord, ça ne me regarde pas. Ça ne me regarde plus, grâce à Dieu ! Si j'étais encore chargée de son éducation, je me lamenterais peut-être et j'aurais raison. Mais, ce n'est plus le cas, heureusement !

GISELE

Enfin, vous ne voudriez pas qu'à vingt-sept ans Irène mène la même existence que moi, qui en ai dix-huit, tout de même !

MADemoiselle MARCHAND

Pourquoi pas ? L'aînée des Robien a vingt-six ans et sa sœur dix-huit comme vous. Eh bien, elles vivent exactement de la même façon : elles ne sortent qu'avec leur mère ou avec leur institutrice.

GISELE

Vous n'allez pas comparer cette grande cruche de Valentine de Robien avec Irène, j'imagine !

MADemoiselle MARCHAND

Ce sont deux jeunes filles du même âge, du même monde.

GISELE

Vous savez bien qu'Irène n'est pas une jeune fille comme les autres, voyons !

MADemoiselle MARCHAND

Et pourquoi ?

GISELE

Vous en connaissez beaucoup d'aussi intelligentes, d'aussi cultivées, d'aussi séduisantes qu'elle, de toutes les manières ?

MADemoiselle MARCHAND

Et après ?

GISELE

On ne peut pas demander à un être comme elle de vivre en oie blanche, entre sa petite sœur et son institutrice ! Elle mourrait d'ennui !

MADemoiselle MARCHAND

Je ne sais pas si elle mourrait d'ennui, comme vous le dites si aimablement, mais cela vaudrait mieux, pour sa réputation, que de passer son temps dehors, toujours seule et sans jamais dire où elle va !

GISELE

Comment ! où elle va ? Elle va à l'atelier, chez son professeur, pardi ! Elle va travailler sa peinture !

MADemoiselle MARCHAND

Oui..., enfin !

GISELE

Quoi ? Vous ne le croyez pas ?

MADemoiselle MARCHAND

Mais si, ma chérie, je le crois. J'en suis sûre, mais, que voulez-vous, ce n'est pas une existence pour une jeune fille : vous ne me ferez pas sortir de là. Ce n'est pas ainsi qu'on trouve un bon mari.

GISELE

Oh ! ça, je ne suis pas inquiète pour Irène ! Le jour où elle voudra...

MADemoiselle MARCHAND

Le jour où elle voudra, il sera peut-être trop tard. Enfin, tout ça ne me regarde pas, ça regarde votre père.

GISELE

Oh ! papa, pour ce qu'il s'en occupe !... Evidemment, il aimerait mieux que nous soyons mariées toutes les deux, pour ne plus nous avoir sur le dos !... Comme ça, il pourrait prendre tous ses repas chez madame de Gallon : il serait ravi !

MADemoiselle MARCHAND

Gisèle ! Voulez-vous ne pas parler ainsi de votre père !

GISELE, *souriant à demi.*

Quoi ? Je n'ai rien dit de mal ! C'est bien son droit, à cet homme, de préférer la cuisine de madame de Gallon à la nôtre. Il paraît d'ailleurs qu'elle a un chef remarquable... Par exemple, je me demande comment papa va faire à Rome. A moins qu'il ne l'emmène, comme à Bruxelles... Vous croyez qu'il l'emmènera ?

MADemoiselle MARCHAND

Gisèle, je vous prie de laisser ce sujet ! C'est très incorrect !

GISELE

Bon ! Ne vous fâchez pas. Je me tais, là ! (*Elle va l'embrasser en riant.*) Pauvre mademoiselle ! (*La porte du fond s'ouvre et Irène paraît. Gisèle se retourne.*) Ah ! La voilà !

IRENE

Qu'est-ce que vous faites là, toutes les deux ?

GISELE

Nous t'attendions ! Tu sais l'heure qu'il est ?

IRENE

Oui, je suis en retard. Je n'arrivais pas à trouver un taxi.

GISELE

Dis-moi tout de suite quelle robe tu mets ce soir.

IRENE

Quelle robe ?...

MADemoiselle MARCHAND

Gisèle, n'oubliez pas la commission de votre père pour Irène.

GISELE

Ah ! oui : papa est venu dire que tu le fasses prévenir dès que tu serais rentrée.

IRENE

Ah !

GISELE

Il a dit qu'on l'avertisse même s'il avait du monde.

IRENE, *comme à elle-même.*

Ah ! Ah !

GISELE

Veux-tu que j'y aille ?

IRENE

Oui, tu seras gentille.

MADemoiselle MARCHAND, *à Gisèle.*

Je vais vous dire au revoir, ma chérie. Il est six heures passées. Je rentre.

GISELE

Attendez un instant. Je reviens. (*Irène, qui s'est débarrassée de son chapeau et de son manteau, demeure songeuse. Gisèle sort.*)

MADemoiselle MARCHAND

Eh bien ! Irène, ça va votre peinture ? Vous êtes contente ?

IRENE, *distracte.*

Quoi ?... Ah ! oui, merci, Mademoiselle.

MADemoiselle MARCHAND

Vous faites des progrès ?

IRENE, *même jeu.*

Un peu, oui.

MADemoiselle MARCHAND

Enfin, ça vous intéresse toujours beaucoup ?

IRENE, *même jeu.*

Oui, oui, toujours. (*Un silence.*)

GISELE, *reparaissant.*

Papa a dit qu'il allait venir.

IRENE

Bien.

MADemoiselle MARCHAND

Au revoir, Irène

IRENE

Au revoir, Mademoiselle. (*Elles se serrent la main.*)

MADemoiselle MARCHAND, à Gisèle, en l'embrassant.  
A demain, ma chérie.

GISELE

A demain. J'ai ma leçon d'italien à deux heures. Venez vers trois heures, voulez-vous ?

MADemoiselle MARCHAND

Entendu.

GISELE

Nous irons faire un tour au Bois, s'il fait beau... (*Elles sortent, Gisèle revient presque aussitôt. A Irène.*) Tu ne m'as pas dit quelle robe tu mettais.

IRENE

Mais je ne sais pas, mon chou. Celle que tu voudras : ça m'est complètement égal.

GISELE

Alors, la mauve, veux-tu ? Je mettrai ma rose, moi. Tu sais, la nouvelle, pour l'essayer.

IRENE

Bien. Dis-moi, tu ne sais pas pourquoi papa veut me voir ?

GISELE

Non. Je lui ai demandé si c'était au sujet du dîner, il m'a répondu que non. Voilà tout ce que je peux te dire.

IRENE

Quel air avait-il ?

GISELE

Plutôt sévère... Maintenant, tu sais, ça ne prouve rien. C'est un air qu'il a souvent. (*Montcel paraît au fond.*)

MONCEL

Gisèle, voudrais-tu nous laisser, mon enfant. J'ai à parler avec Irène.

GISELE

Oui, papa. (*Elle sort.*)

MONTCEL, après un silence.

Je commence par te dire, ma chère enfant, que la conversation que nous allons avoir est extrêmement grave. Mon attitude vis-à-vis de toi, dans l'avenir, en dépend. (*Un temps.*) Avant de prendre aucune décision, j'ai voulu te donner le temps de réfléchir. L'as-tu fait ?

IRENE

Oui, papa.



MONTCEL

Alors, veux-tu me dire quel a été... le fruit de tes réflexions ?

IRENE

Je n'ai pas changé d'avis, papa.

MONTCEL

Ce qui veut dire ?

IRENE

Je te demande de me laisser ici quand tu partiras pour Rome.

MONTCEL

Ah !... Par conséquent, ces huit jours n'ont servi à rien ! Tu persistes à me demander une chose qui, tu le sais bien, est impossible.

IRENE

Je persiste à te la demander, mais je ne vois pas ce qu'elle a d'impossible.

MONTCEL

Bien. (*Un temps.*) Est-ce que tu persistes également à ne pas vouloir me donner la raison de cette extraordinaire prétention ?

IRENE

Mais je te l'ai donnée, papa !

MONTCEL

Irène, réfléchis bien à ce que je te demande : veux-tu, oui ou non, me dire la véritable raison ?

IRENE

Mais, il n'y en a pas d'autre !

MONTCEL

Allons, voyons, c'est enfantin ! S'il s'agissait pour toi d'aller dans une île déserte ou au fond du Sahara, ton prétexte aurait au moins le mérite de la vraisemblance, mais il s'agit de t'installer à Rome, au centre de l'Italie, terre classique des arts, de cette Italie où, l'an passé, tu n'as eu de cesse que je te laisse partir et d'où, toujours sous le prétexte de ton travail, de ta peinture, on ne pouvait plus te faire revenir !... Il est vrai que tu y avais fait la connaissance de ces gens, ces... Aiguines qui semblent être devenus, depuis lors, le centre de toutes tes préoccupations...

IRENE

Qu'est-ce que monsieur et madame d'Aiguines ont à faire ici ?

MONTCEL

C'est moi, qui pourrais peut-être te le demander ; mais je me bornerai, puisque nous en parlons, à te redire que je déplore cette fréquentation.

IRENE

Pourquoi ?

MONTCEL

Ce n'est pas une relation pour toi ?

IRENE

Mais, qu'est-ce qu'on leur reproche, enfin ?

MONTCEL

Bien des choses. Ce n'est déjà pas une bonne note qu'il ait dû quitter la diplomatie au moment de son mariage.

IRENE

Il épousait une étrangère !

MONTCEL

Une Autrichienne, je sais.

IRENE

Et après ?

MONTCEL

Si tu le veux bien, nous laisserons de côté la question Aiguines. Revenons à Rome où, comme je te le disais, tu seras admirablement placée pour continuer à travailler ta peinture, si ça te fait plaisir.

IRENE

Quand on a commencé à travailler avec un maître, c'est très mauvais d'en changer. Et le mien n'est pas à Rome, il est ici.

MONTCEL

Tu travailles beaucoup avec ton maître ?

IRENE

Oui, naturellement.

MONTCEL

Tous les jours, je suppose ?

IRENE

A peu près, oui.

MONTCEL

Ce n'est pas vrai !

IRENE

Quoi ?

MONTCEL

J'ai été le voir, ton maître.

IRENE

Tu as été le voir ?

MONTCEL

Aujourd'hui même. J'ai voulu en avoir le cœur net. J'ai été lui demander s'il était content de son élève. Je suis sorti de chez lui édifié sur la véritable place que la peinture occupe dans ta vie !

IRENE

Qu'est-ce qu'il t'a dit ?

MONTCEL

Simplement qu'il ne t'avait pas vue à son atelier depuis un mois.

IRENE

J'ai travaillé au Louvre... à une copie.

MONTCEL

En vérité ? Eh bien, dans ce cas, réjouis-toi, ma chère fille : tu trouveras à Rome un grand nombre de musées, de galeries, où tu pourras copier quelques-uns des plus beaux tableaux du monde.

IRENE

Mais enfin, pourquoi tiens-tu tant à ce que je vienne à Rome ?

MONTCEL

Parce que la place d'une jeune fille est dans sa famille et que ta famille, jusqu'au jour où tu seras mariée, c'est moi, ton père... bien que tu paraisses un peu trop l'oublier.

IRENE

S'il m'arrive de l'oublier, papa, c'est peut-être parce que, toi, tu ne t'en es pas toujours souvenu.

MONTCEL

Qu'est-ce que cela veut dire ?

IRENE

Oh ! rien...

MONTCEL

Pardon ! Tu vas t'expliquer, je l'exige !

IRENE

... Si la place d'une jeune fille est auprès de son père, pourquoi n'as-tu jamais songé à nous faire venir quand tu étais à Bruxelles ?

MONTCEL

Pour des raisons d'installation, je te l'ai expliqué déjà.

IRENE

Ah ? Et seulement pour ça, n'est-ce pas ?

MONTCEL

Ah ça ! mais lequel de nous deux a des comptes à rendre à l'autre, ici ? Toi ou moi ?... En voilà assez, n'est-ce pas ? Pense de moi ce que tu voudras, ça m'est égal. Mais je suis ton père et j'entends que tu m'obéisses... J'ai cru, jusqu'à présent, que tu étais une fille sérieuse et capable de te conduire dans la vie : je te traitais comme telle, j'avais tort. Je te traiterai désormais comme tu le mérites. Je partirai pour Rome dès l'arrivée de mon successeur ici, c'est-à-dire dans les premiers jours du mois prochain, et tu partiras en même temps que moi, avec ta sœur.

IRENE, *doucement.*

Non, papa.

MONTCEL

Tu dis ?

IRENE, *même jeu.*

Je ne partirai pas, je te l'ai dit.

MONTCEL

Tu partiras, de gré ou de force !

IRENE

Oh ! ça...

MONTCEL

Prends garde, Irène ! Tu devrais cependant me connaître et savoir que quand j'ai décidé une chose, il est dangereux d'essayer de s'y opposer. J'ai brisé dans ma vie des résistances bien plus solides que la tienne, crois-le bien !

IRENE

Toi aussi, papa, tu devrais me connaître. Je suis ta fille et, sous ce rapport-là, nous nous ressemblons.

MONTCEL

Assez ! je n'ai que faire de tes menaces.

IRENE

Ce ne sont pas des menaces. Mais enfin, j'ai vingt-sept ans, je ne suis plus une petite fille et tu comprends bien que je n'aurais pas été te trouver comme je l'ai fait l'autre jour, si je n'étais pas, moi aussi, absolument décidée...

MONTCEL

Décidée à quoi ? A rester à Paris ?

IRENE

Oui.

MONTCEL

Et où resterais-tu ?

IRENE

Mais... ici.

MONTCEL

Ah ! non, pas ici. Je regrette beaucoup, mais j'ai décidé de sous-louer cet appartement, qui est fort cher et que je n'ai aucune raison de conserver, du moment que je n'habite plus Paris.

IRENE

Ah ?...

MONTCEL

Alors... où iras-tu, je te prie ?

IRENE

Eh bien... à l'hôtel, je suppose.

MONTCEL

Et comment vivras-tu ? Avec quel argent ? Pas avec le mien, en tout cas. Tu n'auras plus un sou de moi.

IRENE

Enfin, voyons, papa...

MONTCEL

Plus un sou, tu entends ? Aussi longtemps que je vivrai. Et je dois te prévenir, au risque de te faire de la peine, que ma santé ne me donne jusqu'à présent aucune inquiétude. (*Un temps.*) Ah ! c'est un nouvel aspect de la question, ça, n'est-ce pas ?

IRENE

Si tu penses avoir raison de moi par ces moyens-là...

MONTCEL

Si ceux-là ne suffisent pas, il y en a d'autres.

IRENE

Lesquels ?

MONTCEL

Je vais te le dire. Non seulement tu n'auras plus un sou de moi, mais tu seras, pour moi, exactement comme si tu n'existais plus. Je ne te reverrai jamais... Ca, c'est le cadet de tes soucis, je le sais. Ta tendresse filiale supportera vaillamment cette séparation, je n'en doute pas. Mais ça te touchera peut-être plus d'apprendre que je ne te laisserai jamais revoir ta sœur.

IRENE, *saisie*.

Oh !

MONTCEL

Jamais !

IRENE, *bouleversée*.

Tu ferais cela ?

MONTCEL

Oh ! Mais oui.

IRENE

C'est abominable !

MONTCEL

Je ne sais pas si c'est abominable, mais mon devoir est de la protéger contre toi et ça, je le ferai, je te le garantis !

IRENE

La protéger contre moi ! Mais est-ce que tu te rends compte, papa, de ce que tu dis ? Qu'est-ce qu'elle deviendrait, sans moi, la pauvre petite ? Qui l'aimerait ? Elle n'a que moi au monde !

MONTCEL

Tiens ! Et moi, alors ? Je ne compte pas ?

IRENE

Toi ?... Oh ! voyons, papa...

MONTCEL

Quoi ? Eh bien, parle, allons, achève ta pensée !... Elle ne m'aime pas, n'est-ce pas ? C'est ça ? Vous ne m'aimez pas plus l'une que l'autre ?

IRENE, *sans violence*.

Et toi, papa, est-ce que tu nous aimes ? Est-ce que tu t'es beaucoup soucie de nous, beaucoup gêné pour nous, dans l'existence ? Il faut bien le dire, à la fin, puisque nous en sommes là ! Qu'est-ce qu'a été notre enfance ? Pas gaie, je t'assure !... Toujours seules, en compagnie des domestiques. Si Gisèle ne m'avait pas eue, comme je l'ai eue moi-même, nous n'aurions pas beaucoup connu de tendresse, depuis que maman est morte.

MONTCEL

Alors, ça va recommencer, cette histoire ?

IRENE

Non, papa. C'est fini... Tu as fait ce qu'il t'a plu. Nous n'avons pas à te juger : ce n'est pas notre rôle. Seulement, si tu penses qu'après nous avoir habituées, pendant quinze ans, à être tout l'une pour l'autre, tu peux maintenant nous séparer, eh bien, tu te trompes, voilà tout.

MONTCEL

Mais, dis-moi : si tu t'estimes à ce point nécessaire à ta sœur, comment donc envisages-tu de rester ici quand elle sera à Rome ?... Hein ? Explique-moi ça !

IRENE

Pourquoi ne resterait-elle pas, elle aussi ?

MONTCEL

Avec toi ?... Sous ta garde ?... Ah ça ! mais tu es complètement folle, alors ?... Tu imagines que je pourrais te confier cette petite... à toi ! A toi !... Eh bien, ce serait joli !

IRENE

Qu'est-ce que cela veut dire ?

MONTCEL

Ca veut dire que ta sœur est un petit être pur et propre ! Et j'entends quelle, au moins, le reste ! Voilà !

IRENE

Oh !... papa...

MONTCEL

Je regrette mais je dis ce que je pense, ce que ta conduite m'oblige à penser. Si je me trompe, justifie-toi.

IRENE

Je n'ai pas à me justifier.

MONTCEL

Parbleu ! Si le motif que tu as pour vouloir rester ici était de ceux qu'une fille peut avouer à son père, il y a longtemps que tu l'aurais dit.

IRENE

Je t'ai dit que c'était ma peinture !

MONTCEL, *il la regarde.*

Je te croyais plus intelligente. Au point où nous en sommes, je dirais la vérité à ta place. Ca vaudrait mieux !... (*Irène se tait.*) Tu ne veux pas ?... Mais tu ne vois donc pas que ton silence est la charge la plus écrasante pour toi ? Est-ce que tu te figures qu'après ce que je suppose déjà et ce que je devine peut-être, il me sera difficile de savoir le reste ?

IRENE

Qu'est-ce que tu supposes ?

MONTCEL

Tu veux que je te le dise ?

IRENE

Oui.

MONTCEL

Je suppose que si tu ne veux pas venir à Rome, c'est parce qu'il y a quelqu'un qui te retient à Paris. Voilà... C'est cela, n'est-ce pas ?... Réponds !... Ecoute, Irène : je suis décidé à tirer cette affaire au clair, tu me comprends ? En t'obstinant à ne rien dire, tu m'exposes simplement à des démarches extrêmement déplaisantes, que tu peux encore m'éviter.

IRENE

Quelles démarches ?

MONTCEL

Ca me regarde ! Mais je te garantis que je saurai la vérité. J'irai la demander là où je peux l'obtenir et il faudra bien qu'on me la dise !

IRENE

Où ?

MONTCEL

Ah ! Tu voudrais bien savoir à qui je m'adresserai, n'est-ce pas ?

IRENE

Eh bien oui, à qui ?

MONTCEL

Aux personnes que j'ai lieu de supposer au courant des moindres faits de ton existence, à tes amis d'Aiguines, si tu veux tout savoir !

IRENE

Tu es fou, papa ?

MONTCEL

Je ne crois pas.

IRENE, *avec effort*.

Mais... pourquoi cette idée... de demander une chose pareille à monsieur et madame d'Aiguines ?...

MONTCEL

C'est une idée qui m'est venue, à la suite de certaines remarques que j'ai faites. Et c'est une idée que je crois bonne. Voilà.

IRENE

Quelles remarques as-tu faites ?

MONTCEL

Je te demanderai la permission de les garder pour moi, jusqu'à nouvel ordre.



IRENE

Mais enfin, j'ai bien le droit de savoir...

MONTCEL

Non !... (*Un temps.*) Ca a l'air de te préoccuper étrangement que je fasse cette démarche ?

IRENE

Moi ? Oh ! pas du tout... Ca m'est bien égal, je t'assure !

MONTCEL

Vraiment ?... Alors, pourquoi es-tu devenue blanche tout d'un coup quand j'ai prononcé le nom d'Aiguines ?

IRENE, *troublée.*

Mais je ne suis pas devenue blanche !

MONTCEL

Si ! (*Un temps.*) D'ailleurs, il y a une chose bien simple... (*Il tire sa montre.*) Nous allons être fixés tout de suite...

IRENE

Qu'est-ce que tu vas faire ?

MONTCEL

Prier monsieur d'Aiguines de venir me parler immédiatement.

IRENE

Tu ne feras pas cela, papa.

MONTCEL

Tu vas le voir. (*Il remonte.*)

IRENE, *le suivant.*

Mais puisque je te dis que c'est inutile, que tu ne sauras rien !

MONTCEL

Voilà déjà un commencement d'aveu. Alors, écoute-moi bien : si dans deux minutes tu n'as pas prononcé le nom que j'attends, que tu le veuilles ou non, c'est à monsieur d'Aiguines que je le demanderai !

IRENE, *bouleversée.*

Papa... je te supplie de ne pas le faire !

MONTCEL

Alors, parle !... Pour qui cherches-tu à rester à Paris ?... Veux-tu le dire, oui ou non ?

IRENE, *affolée.*

Mais je...

MONTCEL, *après un temps.*  
Allons ! cette fois, ça suffit ! (*Il gagne la porte du fond.*)

IRENE, *suppliant.*  
Papa ! Non ! Papa...

MONTCEL  
Eh bien ?

IRENE  
C'est à cause... de Jacques...

MONTCEL, *surpris.*  
De Jacques ? (*Il redescend.*) Quel Jacques ? Jacques Virieu ?

IRENE  
Oui.

MONTCEL, *même jeu.*  
C'est à cause de Jacques que tu veux rester à Paris ?

IRENE, *nerveusement.*  
Eh bien, oui !

MONTCEL  
Ca, par exemple !... (*Un temps.*) Qu'est-ce qui s'est passé entre vous ?

IRENE  
Oh !... rien.

MONTCEL  
Comment : rien ?

IRENE  
Rien de grave, sois tranquille.

MONTCEL  
Ecoute : ne jouons pas sur les mots, veux-tu ? Je te préviens que tout ce que tu me dis sera contrôlé.

IRENE  
Mais oui, papa.

MONTCEL  
Je te conseille, par conséquent, de ne rien me cacher. Maintenant, réponds à ma question. Que s'est-il passé entre vous ?

IRENE, *avec effort.*  
Eh bien, nous avons beaucoup d'affection l'un pour l'autre depuis longtemps et nous avons pensé... enfin j'ai pensé, moi, que je pourrais l'épouser, voilà.

MONTCEL

Tu me dis bien tout, n'est-ce pas ?

IRENE

Mais oui, papa.

MONTCEL

Vous voulez vous épouser ?

IRENE

J'ai dit que moi je voudrais... enfin, que je le souhaiterais.

MONTCEL

Et lui ?

IRENE

Lui, je ne sais pas.

MONTCEL

Comment ?... Il ne t'a pas parlé de ses intentions ?

IRENE

Non.

MONTCEL

Eh bien, alors ?

IRENE

Il ne m'en a pas encore parlé.

MONTCEL

Et tu supposes qu'il s'apprête à le faire ?... Hein ?... Enfin, voyons, parle, explique-toi ! Il faut t'arracher les mots !

IRENE

Je ne suis sûre de rien...

MONTCEL

Enfin, quoi ?... Tu l'aimes et, s'il me demandait ta main, tu serais disposée à l'épouser, c'est cela ?

IRENE, *après un temps.*

Oui.

MONTCEL

Et c'est à cause de ce projet que tu voulais rester à Paris.

IRENE

Oui.

MONTCEL

Eh bien, pourquoi ne me l'as-tu pas dit tout simplement, au lieu de faire tout ce mystère ?... Hein ?...

IRENE

Ce n'était pas mon secret.

MONTCEL

Ce n'est pas trahir un secret comme celui-là que le confier à son père. D'autant plus que tu devais bien te douter que ton projet n'avait rien pour me déplaire... Jacques Virieu, par sa mère, est notre parent... Vous vous connaissez depuis votre enfance. Il fait partie de notre milieu. C'est un garçon sérieux, pour qui j'ai de l'estime. Cette affaire d'électricité au Maroc lui assure maintenant de beaux revenus ! je n'avais donc aucune raison de m'opposer à ton désir !

IRENE

Je ne voulais pas te parler d'une chose... qui n'existe peut-être que dans mon imagination...

MONTCEL

Pourquoi ? Quel inconvénient ?

IRENE

Ce n'est jamais agréable de s'exposer à une déception de cette espèce-là : tu dois le comprendre.

MONTCEL

Il y a des cas où il faut savoir mettre son orgueil un peu de côté. Au lieu de te méfier de moi, tu aurais dû penser que j'étais ton auxiliaire tout désigné... Je comprends parfaitement que tu ne puisses pas aller demander à ce garçon de te fixer sur ses intentions : ce n'est pas ton rôle. Tandis que moi, je peux parfaitement le faire sans que ta fierté ait à en souffrir.

IRENE, *alarmée.*

Papa, mais voyons... c'est impossible !

MONTCEL

C'est si peu impossible, mon enfant, que je lui parlerai dès demain.

IRENE, *même jeu.*

Tu n'y penses pas !

MONTCEL

Rassure-toi : je ne te mettrai pas en cause. Je ne mentionnerai même pas notre conversation.

IRENE

Mais, papa...

MONTCEL, *continuant.*

Je lui dirai que, depuis un certain temps, divers indices m'avaient amené à supposer que tu nourrissais un... penchant secret pour quelqu'un ; que je t'ai observée de plus près ; que j'ai cru comprendre, sans d'ailleurs que tu m'aies dit un mot, qu'il s'agissait de lui et... qu'au moment de quitter Paris, pour longtemps peut-être, je désire savoir s'il n'a rien à me dire, simplement.

IRENE

Papa, je te demande de ne pas lui parler !

MONTCEL

Je suis désolé de te contrarier, mais je suis meilleur juge que toi, dans la circonstance. Et tu me remercieras un jour de la démarche que je vais faire.

IRENE

Je ne veux pas que tu le fasses !

MONTCEL

Tu aimes mieux partir pour Rome sans rien savoir ?

IRENE

J'aime mieux attendre, ne rien brusquer.

MONTCEL

Attendre quoi ? Qu'il se décide ? Je pars dans trois semaines, ne l'oublie pas.

IRENE

Oh ! Naturellement, ce n'est pas en trois semaines qu'il peut y avoir un grand changement !

MONTCEL

Alors ?

IRENE

Eh bien, c'est pour ça que je veux rester !

MONTCEL

Ca, sous aucun prétexte !... A moins qu'il ne se soit formellement déclaré, et encore... nous verrons.

IRENE

Mais puisque tu as confiance en lui, tu l'as dit toi-même tout à l'heure !...

MONTCEL

Non. N'insiste pas : c'est tout à fait inutile. Je lui parlerai, comme je viens de te le dire, et...

IRENE

Une dernière fois, papa, je te demande de ne pas le faire.

MONTCEL

En voilà assez, mon enfant ! Ma résolution est prise : je n'en changerai pas. Et restons-en là pour ce soir, si tu le veux bien. Il est déjà six heures et demie et il faut encore que je passe au Ministère avant le dîner. (*Il remonte.*) Ah !... Tu prendras Dardennes à ta droite et Courreur à ta gauche. Pour huit heures et quart, le dîner. (Il sort. Une grande anxiété apparaît sur la figure d'Irène, dès qu'elle est seule. Elle s'assied et réfléchit un long moment, puis, brusquement se lève, va à sa table et décroche le récepteur téléphonique.)

IRENE, *au téléphone.*

Elysées 24-51... Oui... Allo ! Elysées 24-51... Je voudrais parler à monsieur Jacques Virieu... C'est toi, Jacques ?... Je ne reconnaissais pas ta voix. Tu reconnais la mienne ?... Bon. Ecoute, Jacques, est-ce que je pourrais te voir ?... Oui... Si tu veux, mais, tout de suite, ce ne serait pas possible, par hasard ?... Alors, tu veux bien venir jusqu'à la maison ?... Merci, je t'attends... Quoi ?... Je te dirai : je ne peux pas dans le téléphone... A tout de suite. (*Elle raccroche le récepteur, reste un moment pensive, Gisèle paraît à gauche.*)

GISELE

Je peux venir ? Je ne te dérange pas ?

IRENE

Mais non, ma chérie... Tu es déjà prête ?

GISELE

Mais il est tard, tu sais ! Et nous n'avons pas arrangé les fleurs.

IRENE

Oh ! fais-le sans moi : je n'aurai sûrement pas le temps.

GISELE

Bien ! Ce sera affreux, tant pis !

IRENE

Mais non, ce ne sera pas affreux ! Tu es bête... Sonne Joséphine, veux-tu ? Il faut que je m'habille.

GISELE, *après avoir sonné.*

Dis donc, Irène ?

IRENE

Quoi, ma chérie ?

JOSEPHINE, *paraissant au fond.*

Mademoiselle a sonné ?

IRENE

Oui, Joséphine, préparez ma robe de crêpe de Chine dans le cabinet de toilette : je vais m'habiller tout de suite.

GISELE

Mais tu avais dit que tu mettrais ta robe mauve !

IRENE

Ah ! c'est vrai. Ma robe mauve, Joséphine.

JOSEPHINE

Bien, mademoiselle. (Elle sort à droite.)

IRENE

Tu voulais me demander quelque chose ?

GISELE

Ah ! oui. Qu'est-ce que ça voulait dire, une phrase de papa que j'ai entendue tout à l'heure, pendant que j'étais dans ma chambre.

IRENE, *inquiète.*

Tu as entendu une phrase de papa ?

GISELE

Oh ! Je n'ai pas fait exprès, tu sais ? Je n'écoutais pas à la porte : ce n'est pas mon genre. Mais papa a parlé si fort à un moment que j'ai entendu malgré moi ce qu'il disait.

IRENE

Qu'est-ce qu'il disait ?

GISELE

Il disait : « Tu partiras ! Tu partiras de gré ou de force !... » Ce n'est pas... de Rome qu'il voulait parler ?

IRENE

Si.

GISELE

Comment ?... Tu ne viendrais pas à Rome ?... Irène ?... C'est vrai ?

IRENE

Je ne sais pas encore, ma chérie. Ne te tourmente pas.

GISELE

Tu ne vas pas me laisser partir seule là-bas avec papa ?

IRENE

... Peut-être que si.

GISELE, *désespérée.*

Oh !...

IRENE

Mais tu t'amuseras beaucoup à Rome ! Tu ne sais pas comme c'est beau !  
Et puis, tu verras des gens charmants. Tu seras fêtée. La seule femme de  
l'ambassade, pense donc ! Je te promets que tu t'y plairas énormément !

GISELE

Sans toi ?

IRENE, *tendrement.*

Oui, ma chérie, même sans moi.

GISELE

Comment veux-tu que je me plaise quelque part où tu n'es pas ?

IRENE, *la prenant dans ses bras.*

Mon petit !

GISELE

Oh ! bien, si tu m'abandonnes, toi, alors...

IRENE

T'abandonner, moi ! Tu sais bien que c'est impossible !

GISELE

Alors, viens ! Qu'est-ce que je deviendrai sans toi !

IRENE, *après un temps.*

Tu aimerais mieux rester ici avec moi ?

GISELE

Oh ! oui, naturellement !

IRENE

Mais tu ne regretterais pas de ne pas aller à Rome ?

GISELE

J'aurais été contente d'y aller si tu y étais allée aussi. Mais sans toi, non,  
j'aime bien mieux rester ici.

IRENE

Tu es sûre ?

GISELE

Sûre !

IRENE

Alors, veux-tu que j'essaie d'obtenir de papa qu'il te laisse aussi ? Ce sera  
dur d'y arriver, mais en manoeuvrant adroitement, il consentira peut-être...

GISELE

Oh ! oui, je t'en prie !



IRENE

Bon. Laisse-moi faire, mais n'en dis rien à personne, pas même à mademoiselle Marchand, n'est-ce pas ?

GISELE

Bien.

JOSEPHINE, *paraissant à droite.*

Si Mademoiselle veut s'habiller ?

IRENE

Oui, je viens. (*Elle passe à droite, dans le cabinet de toilette. Gisèle reste seule en scène.*)

GISELE

Tu ne m'as rien dit de ma nouvelle robe !

IRENE, *en coulisse*

C'est vrai ! pardonne-moi. (*Gisèle s'est approchée jusqu'à la porte entr'ouverte.*)  
Très jolie, ma chérie.

GISELE

Tu ne trouves pas que la jupe est trop longue ?

IRENE, *en coulisse.*

Non, je la trouve bien.

GISELE, *retroussant le bas de sa jupe.*

Regarde : ce n'est pas mieux comme ça ?

IRENE, *en coulisse.*

Si tu veux. Mais c'était aussi bien avant.

GISELE

Oh ! que tu es ennuyeuse. Tu ne peux pas me donner ton avis, enfin ?

IRENE, *en coulisse.*

Eh bien... non, c'est un peu trop court pour toi. Ce ne serait pas correct.

GISELE

Tu trouves ? Oh !... Je l'air raccourcie à peine de quatre centimètres !

IRENE, *en coulisse.*

Tu as bien le temps de laisser voir tes jambes, voyons !

GISELE

J'ai bien le temps, j'ai bien le temps ! Et si l'on se remet à faire des jupes longues, l'année prochaine ? Ah !

IRENE, *en coulisse.*

Ah !...

GISELE

J'ai envie de la raccourcir seulement de deux centimètres. Qu'est-ce que tu en penses ?

IRENE, *en coulisse.*

Eh bien, c'est ça. Va pour deux centimètres.

GISELE, *à Joséphine qui entre à droite et remonte vers le fond, emportant le manteau d'Irène.*

Vous entendez, Joséphine ? Deux centimètres.

JOSEPHINE

Oui, Mademoiselle.

GISELE

Je vous l'épinglerai demain matin. Pour ce soir, je la laisse comme ça, naturellement. D'ailleurs, ce soir... (*Geste.*) ça n'a pas d'importance.

IRENE, *en coulisse.*

Joséphine ?

JOSEPHINE

Mademoiselle ?

IRENE, *paraissant.*

Monsieur Jacques Virieu va venir me voir. Dès qu'il sera là, conduisez-le directement ici. Vous avez compris.

JOSEPHINE

Oui, Mademoiselle. (*Elle sort au fond. Gisèle a pris sur la table une botte de violettes qu'Irène, lorsqu'elle est arrivée, tenait à la main, et distraitemment, en respire le parfum.*)

GISELE, *joyeusement.*

Jacques va venir ? (*Irene voit les violettes dans les mains de Gisèle, les lui retire, sort une seconde à droite, revient avec un vase où elle met les fleurs et qu'elle place sur la table. Gisèle l'a regardée faire, un peu étonnée, sans rien dire.*) Dis, Irène...

IRENE

Quoi ?

GISELE

Jacques va venir ?

IRENE

Oui, je l'attends.

GISELE

Quelle chance ! Je serai contente de le voir !... Ce bon Jacques !... Mais il ne vient pas dîner ?

IRENE

Non. Je lui ai demandé de passer me voir un instant parce que... j'ai quelque chose à lui dire... Et même, tu seras gentille, quand tu lui auras dit bonjour, de me laisser seule avec lui.

GISELE

Entendu, entendu !

IRENE

Merci, ma chérie. Tu es une adorable petite sœur ! Tu ne poses jamais de questions, tu ne demandes aucune explication.

GISELE

Je tâche de ne pas me mêler de ce qui ne me regarde pas, voilà tout.

IRENE

Oui, mais c'est rare, vois-tu, les gens comme toi !  
*(Joséphine ouvre la porte du fond et introduit Jacques.)* Bonsoir, Jacques.

JACQUES

Bonsoir, Irène *(A Gisèle.)* Tiens, la petite sœur !

GISELE

Bonsoir, Jacques.

JACQUES

Seigneur, qu'elle est belle ! Elle m'impressionne ! Dire que j'ai fait sauter cette enfant-là sur mes genoux ! Je n'oserais plus maintenant !

GISELE

Eh bien, il ne manquerait plus que ça !

JACQUES, *les regardant, à Irène.*

Mais, dis-moi, tu ne m'avais pas dit que c'était une réception !

IRENE

Une réception ?

JACQUES

Dame : vos robes...

IRENE

Rassure-toi : c'est parce que papa a du monde à dîner ce soir.

JACQUES

Ah ! bon. *(Il s'assied.)* Et alors, que se passe-t-il ?

GISELE

Dis-moi au revoir, d'abord.

JACQUES  
Tu t'en vas ?

GISELE  
Oui.

JACQUES  
Au revoir, belle demoiselle !

GISELE  
Quand nous invites-tu à goûter, Irène et moi ?

JACQUES  
Mais quand vous voudrez.

GISELE  
Tu m'avais annoncé un thé somptueux avec des sandwiches au caviar, la dernière fois que nous nous sommes rencontrés. Mais je n'ai rien vu venir !

JACQUES  
Nous allons arranger ça, je te le promets.

GISELE  
J'y compte, tu sais. (*Elle sort.*)

JACQUES  
Alors ?

IRENE  
Merci d'être venu, Jacques.

JACQUES  
Voyons !... (*Un temps.*) Je suis très intrigué, tu sais ! Qu'est-ce qui t'arrive ?

IRENE  
Avant tout, il faut que tu me jures que tu ne révéleras à personne au monde un mot de notre conversation.

JACQUES  
C'est si grave que cela ?

IRENE  
Oui. Tu me le jures, Jacques ?

JACQUES  
Mais oui, bien entendu.

IRENE  
Tu sais, n'est-ce pas, que papa vient d'être nommé à Rome ?

JACQUES

Oui.

IRENE

Il avait décidé que nous l'accompagnerions, Gisèle et moi.

JACQUES

Naturellement.

IRENE

Ce n'est pas si naturel que ça. Chaque fois qu'il a occupé un poste à l'étranger, jusqu'à maintenant, il nous a toujours laissé ici. Pourquoi veut-il nous emmener à Rome ?... Je crois qu'on le lui a conseillé.

JACQUES

Qui ?

IRENE

Eh bien, je ne sais pas, moi... au Ministère, probablement. Il paraît qu'on est assez strict à Rome. On a dû penser, au Quai d'Orsay, que cela ferait bien qu'il ait ses filles auprès de lui et que cela l'empêcherait d'emmener madame de Gallon, comme il avait fait jusqu'ici. Ce n'avait pas été très bien vu, je crois, à Bruxelles.

JACQUES

Vraiment ?

IRENE

Je n'affirme pas que ce soit la raison, mais c'est vraisemblable. D'ailleurs, peu importe. L'essentiel, c'est qu'il avait décidé que nous partirions avec lui. (*Un temps.*) Seulement, moi, j'ai décidé de rester à Paris.

JACQUES

Pourquoi ?

IRENE, après un temps.

... Je lui ai dit que c'était à cause de ma peinture, pour que je puisse continuer à travailler ici, avec mon maître.

JACQUES

Ce n'était pas vrai ?

IRENE

... Non. D'ailleurs, mon maître, qu'il est allé voir aujourd'hui, lui a appris que, depuis un mois, je n'étais pas venue à l'atelier.

JACQUES

Ah !

IRENE

Il a compris que j'avais une autre raison pour rester et, tout à l'heure, dans une scène extrêmement violente que nous avons eue, il a fini par me dire

qu'il était sûr que, si je ne voulais pas partir, c'est parce que quelqu'un me retenait à Paris et il m'a sommé de lui dire qui.

JACQUES

Et alors ?

IRENE

Il me harcelait de questions auxquelles... je ne pouvais pas répondre, il me menaçait de démarches... que je ne pouvais lui laisser faire, j'étais affolée, terrorisée, alors, dans mon angoisse, un nom m'est venu aux lèvres, presque malgré moi, le nom du seul ami dont je sois sûre, du seul être auquel je puisse me confier. (*Baissant la tête.*) Le tien.

JACQUES

Le mien ?

IRENE

Oui.

JACQUES

Tu as donné mon nom ?

IRENE

Oui.

JACQUES

Alors... ton père s'imagine que c'est à cause de moi que tu veux rester à Paris ?

IRENE

Oui.

JACQUES, *après un temps.*

Tu te rends compte, Irène, de ce que tu as fait ?

IRENE

Oui.

JACQUES

Qu'est-ce que ton père peut supposer ?

IRENE, *sans le regarder.*

Il ne suppose rien. Je lui ai fait croire qu'en me laissant à Paris, c'est-à-dire en ne m'éloignant pas de toi, il n'était pas impossible qu'un projet, que j'étais seule, jusqu'à présent, à avoir formé, puisse devenir une réalité.

JACQUES

Quel projet ?

IRENE, *même jeu.*

Celui... de nous marier.

JACQUES  
Tu lui as fait croire ça ?

IRENE  
Oui.

JACQUES  
Ah !

IRENE  
Oui, je sais. Je sais tout ce que tu penses. Ne me le dis pas, ce n'est pas la peine.

JACQUES  
Tu ne crois pas qu'il aurait mieux valu lui avouer la vérité ?

IRENE, *brusquement, le regardant.*  
Quelle vérité ?

JACQUES  
Je ne sais pas. Mais, quelle qu'elle soit, elle valait mieux que ce mensonge-là.

IRENE, *les yeux fixes.*  
Si je l'avais dite, personne ne l'aurait comprise.

JACQUES  
Pourquoi ?... (*Irène se tait.*) Hein ?

IRENE  
... Peu importe.

JACQUES  
Tu ne peux pas me la dire, à moi, cette vérité ?

IRENE  
...Non.

JACQUES  
Ah ?... (*Un temps.*) En tout cas, je comprends difficilement, je te l'avoue, que tu aies disposé de moi comme cela, et pour une chose aussi grave, sans même me consulter !

IRENE  
Est-ce que j'avais le temps de te consulter ! J'étais harcelée, traquée, tout ce que j'essayais pour m'échapper se retournait contre moi : je n'ai vu qu'une chose, c'est qu'il fallait à tout prix rassurer papa pour qu'il ne cherche plus. Je n'ai pas regardé plus loin.

JACQUES  
Tu étais donc bien sûre que mon nom suffirait pour le rassurer ?

IRENE

... Oui.

JACQUES

Ah !... Eh bien, vois-tu, Irène, tu aurais tout de même dû en choisir un autre, n'importe quel autre !

IRENE

Est-ce que j'avais le choix ? Est-ce que tu crois que j'ai un seul ami, en dehors de toi, à qui demander une chose pareille ?

JACQUES

Et tu ne t'es pas dit que tu pouvais me la demander à moi moins qu'à tout autre ?

IRENE

J'ai cru que tu avais de l'affection pour moi.

JACQUES

Tu ne t'es pas souvenue que j'avais eu aussi... de l'amour ?

IRENE

Oh ! Jacques... c'est le passé, cela !

JACQUES

En es-tu sûre ?... (*Un temps.*) En tout cas, c'est un passé qui n'est pas assez reculé pour que tu l'aies déjà oublié ? Si ?

IRENE

Je n'ai pas réfléchi si loin.

JACQUES

Eh bien, tu as eu tort ! Tu aurais dû penser qu'on ne demande pas de devenir votre fiancé pour rire à un homme qui a voulu l'être pour de bon et qui, il y a un an à peine, pouvait croire que cette ambition était du domaine des choses réalisables !

IRENE

Jacques, ne revenons pas sur ce malentendu que j'ai assez regretté, je t'assure ! Je ne sais pas ce qui a pu te faire supposer que j'aie jamais eu l'idée de...

JACQUES

De devenir ma femme ? Alors, pourquoi ne m'as-tu pas arrêté tout de suite, la première fois où je t'ai fait comprendre que je t'aimais et que je désirais t'épouser.

IRENE

Mais... je n'ai pas cru que c'était sérieux...



JACQUES

Allons, donc ! Est-ce qu'on plaisante avec ces choses-là ? D'ailleurs, si tu avais cru à une plaisanterie, tu m'aurais répondu sur le même ton. Au lieu de cela, tu m'as dit, avec une émotion que j'ai cru et que je crois encore sincère, que tu me demandais à réfléchir. Et comme tu devais partir le mois suivant pour Florence, nous nous sommes vus tous les jours, jusqu'à ton départ. Je t'ai accompagné à la gare, le soir où tu es partie, et sur le quai, au moment où le train s'ébranlait, tu m'as dit, avec un sourire que je revois encore, que tu allais m'écrire ta réponse de là-bas... Eh bien, jamais on ne m'enlèvera de l'idée que cette réponse que tu t'apprêtais à me faire n'était pas celle que j'ai reçue effectivement trois semaines plus tard !

IRENE

Tu te trompes...

JACQUES

Je ne crois pas.

IRENE

Qu'est-ce qui aurait pu, selon toi, me faire changer d'avis ?

JACQUES

Je ne sais pas. Il a dû se passer là-bas, dans ta vie, quelque chose que j'ignore, que je n'ai pas cherché à savoir, mais qui a modifié beaucoup de choses en toi... Enfin, ça, ce n'est pas mon affaire... Seulement j'ai le droit de trouver... inattendu que tu viennes me demander, après cela, de passer pour ton fiancé ! Avoue que c'est assez comique ?

IRENE

Tu n'auras donc pas un peu pitié de moi ?

JACQUES

Oh ! Je ne te fais pas de reproches ! Je trouve ça comique, voilà tout !... (*Un temps.*) Alors, tu as dit à ton père que je voulais t'épouser et que...

IRENE

Je ne lui ai pas dit que tu voulais m'épouser : j'ai dit que moi, j'en avais le désir, mais que j'ignorais tes intentions.

JACQUES

Et ton père a trouvé vraisemblable que ce désir te soit venu, comme ça, sans que rien de ma part l'ait encouragé ?... Allons, voyons, Irène, ton père connaît ton orgueil : il ne peut pas ne pas me croire à la veille de demander ta main !

IRENE

Je te jure que je ne lui ai rien dit qui puisse le lui faire supposer... Tu pourras, d'ailleurs, t'en rendre compte, car il veut te parler.

JACQUES

Ah ! Il veut me parler ?

IRENE

J'ai tout fait pour l'en empêcher, mais il n'a rien voulu entendre. Il m'a dit qu'il te verrait demain.

JACQUES

Ah !

IRENE

Tu pourras constater, à la façon dont il te parlera, que je n'ai pas « disposé » de toi, comme tu le dis !... Dans un moment de détresse, j'ai seulement tendu les bras vers toi comme vers le seul être capable de me secourir. Si tu ne veux pas, rien ne t'y force. Quand papa t'interrogera, tu n'auras qu'à faire celui qui ne comprend pas, qui tombe des nues ; tu diras que c'est une erreur, que tu es désolé de ce malentendu, que tu n'as rien fait pour le provoquer, etc., et tout sera dit. Sois tranquille, tu n'entendras plus parler de rien.

JACQUES

Et alors, qu'est-ce que tu feras, toi ?

IRENE

Ca, Jacques...

JACQUES

Oui, ça ne me regarde pas, n'est-ce pas ?

IRENE

Qu'est-ce que ça peut te faire ?

JACQUES, *après un temps.*

Mais, dis-moi : avant de m'appeler à ton secours, est-ce que l'idée ne t'est pas venue que je pouvais n'être pas libre, qu'il pouvait y avoir quelqu'un dans ma vie ?

IRENE

Je sais qu'il y a quelqu'un dans ta vie.

JACQUES

Tu le sais ?

IRENE

Mais oui !

JACQUES

Alors, si tu le sais, comme me demandes-tu de jouer ce rôle auprès de toi ?

IRENE

Est-ce que je te demande de changer quoi que ce soit dans ton existence ?

JACQUES

Enfin, qu'est-ce que tu me demandes ? De passer pour ton fiancé ?

IRENE

Mais, pas du tout ! C'est simplement...

JACQUES

Oui, vis-à-vis de ton père, j'ai bien compris.

IRENE

Mais, même vis-à-vis de papa, il ne s'agit pas de passer pour mon fiancé ! Tout ce que je demande, c'est que tu lui laisses l'impression qu'en m'éloignant de Paris, il compromet une... possibilité de mariage entre nous, un jour, voilà tout.

JACQUES

Autrement dit, tu veux profiter de la confiance que ton père peut avoir en moi pour abriter derrière elle... je ne sais pas exactement quoi, mais quelque chose, en tout cas, que tu ne peux avouer à personne. C'est bien cela, n'est-ce pas ?

IRENE

J'ai besoin de gagner quelques jours, jusqu'au départ de papa. Après...  
(Geste.)

JACQUES

Quoi, après ?

IRENE

Après, je m'arrangerai, je me débrouillerai toute seule pour rester ici. Je te rendrai ta liberté, je te le jure.

JACQUES

Mais enfin, pourquoi faut-il à tout prix que tu restes ? On ne peut pas le savoir ?

IRENE

... Je ne veux pas quitter Paris : voilà tout ce que je peux dire.

JACQUES

Dis donc la vérité : tu ne veux pas quitter quelqu'un qui est à Paris. C'est ça, hein ?... (*Irène se tait. Un silence.*) Voilà où tu en es ?... Toi !... Toi, que j'ai tant admirée !... Toi, que j'ai crue si longtemps incapable d'une chose basse ou vulgaire !... Te voilà embarquée dans la plus vulgaire de toutes : le mensonge !

IRENE

Si je mens, c'est qu'on m'y force !

JACQUES

Qui !

IRENE

Tout le monde !... Je n'ai pas d'autre ressource.

JACQUES

Cette ressource-là ne vaut pas cher, crois-moi, elle ne te mènera pas loin. Et puis, surtout, elle est indigne de toi, Irène ! Tu vauds mieux que ça !

IRENE

Mais non je ne vauds pas mieux que ça ! Tu t'es toujours fait des illusions sur mon compte, mon pauvre Jacques ! Combien de fois, t'ai-je demandé de me descendre de mon piédestal, tu te souviens ? de me mettre par terre, comme tout le monde ! Pourquoi t'es-tu toujours obstiné à me croire différente des autres ?

JACQUES

Parce que je t'aimais, probablement.

IRENE

Ce n'est pas ma faute !

JACQUES

Et puis, non, ce n'est pas vrai. Tu étais différente des autres ! Seulement, tu as changé, ou plutôt... on t'a changée.

IRENE, *agressive.*

Qui « on » ?

JACQUES

Sans doute, les gens que tu fréquentes depuis un an. En abandonnant pour eux tous tes anciens amis, il ne semble pas que tu aies gagné au change, c'est le moins qu'on puisse dire.

IRENE

Ces « gens » comme tu dis, tu les connais ?

JACQUES

Nullement.

IRENE

Alors ?... (*Un temps.*) En tout cas, fais-moi un peu plaisir : pense d'eux ce que tu voudras, mais ne m'en parle pas, veux-tu ?

JACQUES

Bon, bon ! C'est entendu !... Mais, puisqu'ils paraissent t'être si chers, pourquoi ne t'adresses-tu pas à l'un d'eux plutôt qu'à moi pour le service dont tu as besoin ? Il me semble que ce serait beaucoup plus indiqué, non ?... D'autant plus que moi, vois-tu, je ne suis pas du tout l'homme de ce genre de comédie !

IRENE, *implorante.*

Jacques !...

JACQUES

Tu dois avoir des amis sûrs, parmi eux, un, certainement : eh bien, demande-lui !

IRENE

Je n'ai qu'un ami, c'est toi... Du moins, je te croyais mon ami.

JACQUES

C'est justement parce que je suis ton ami que je n'ai pas le droit de faire ce que tu me demandes ?

IRENE

Pourquoi ?

JACQUES

Parce que c'est déplaisant, dangereux et surtout inutile : il n'y a pas d'avenir pour un mensonge comme celui-là. Il est condamné d'avance.

IRENE

Si tu étais vraiment mon ami, tu écouterais un peu plus ton cœur et un peu moins les préceptes de la morale bourgeoise !

JACQUES

Oh ! la morale bourgeoise a quelquefois du bon, tu sais !

IRENE

Oui, cela dépend de celui à qui elle profite !

JACQUES

Qu'est-ce que cela veut dire ?

IRENE

Est-ce que c'est a nom de la morale bourgeoise que tu parlais, il y a un an, quand tu as essayé de faire de moi ta maîtresse ? Tu ne te souviens pas ?

JACQUES

Si !

IRENE

Et tu trouves que c'était moral, ça ?

JACQUES

Oui !

IRENE

Ah ?

JACQUES

Oui, parce que si tu m'avais appartenu, tu aurais bien fini par m'aimer et par consentir à m'épouser. Cette répugnance que tu éprouvais à l'idée d'engager ta liberté, ta sacro-sainte liberté, j'avais la prétention, oui, d'en venir à bout peu à peu, du jour où tu aurais été à moi ! Et, dans ma pensée, la possession n'était qu'une étape vers la seule solution normale pour une jeune fille, c'est-à-dire : le mariage. Voilà !

IRENE

Alors, c'était pour me convertir au mariage que, dans ta haute sagesse, tu voulais que je me donne à toi !

JACQUES

Oui !

IRENE

Ah ! (*un temps.*) Je m'étais figuré que tu me désirais, tout simplement.

JACQUES

Naturellement, je te désirais. Je te désirais de toutes mes forces ! L'idée de ton corps contre le mien me bouleversait... comme il me bouleverse encore, en ce moment, où je te parle, si tu veux le savoir !

IRENE

Jacques !

JACQUES

Je commence à croire que jamais je ne me guérirai de toi ! Mais ça, c'est une autre histoire, qui ne t'intéresse pas... Ce que je veux te dire, c'est que j'ai toujours pensé à toi, avant de penser à moi, toujours, tu entends ? Hier, comme aujourd'hui. Et pour que tu n'en doutes pas, j'ajoute ceci : jure-moi que... l'aventure où tu t'es engagée, et dont je ne veux rien savoir, comporte pour toi, dans un temps plus ou moins long, cette solution normale dont je viens de te parler, le mariage, un mariage digne de toi... jure-moi cela simplement, et j'accepte de faire ce que tu me demandes... Peux-tu me le jurer ?

IRENE, *détournant la tête.*

Je n'ai rien à te jurer...

JACQUES

Bon ! Alors, je refuse. Pense ce que tu voudras, que je n'ai pas de cœur, que je ne t'aime pas, ça m'est égal. Je refuse. Et si mon refus peut t'obliger à sortir, un peu plus tôt que tu ne pensais, de la situation où tu t'es mise, eh bien, ça n'en vaudra que mieux pour tout le monde, sois-en sûre !

IRENE

Tu devrais me connaître assez, Jacques, pour savoir que je ferai ce que j'ai décidé de faire et que, s'il faut absolument pour ça casser les vitres, eh bien, je les casserai !

JACQUES

Tu es complètement folle, alors ?

IRENE

Non ! Mais je le deviendrais, si on me forçait à partir...

JACQUES

A ce point-là ?... (*Irène baisse la tête, sans répondre ; contenant son émotion.*) Ma pauvre Irène !...

GISELE, *paraissant au fond.*

Jacques, papa te fait dire de ne pas t'en aller : il veut te parler.

IRENE

Comment a-t-il su que Jacques était là ?

GISELE

Eh bien par moi ! Il vient de rentrer. Il est allé voir la table, ça ne lui a pas plu. Il voulait que j'aille te chercher. Je lui ai dit que tu étais avec Jacques. J'ai eu tort ?

IRENE, *gênée.*

Non, ma chérie.

GISELE

Alors, il m'a envoyé dire à Jacques de l'attendre cinq minutes, parce qu'il voulait le voir, voilà... J'ai fait une gaffe ?

JACQUES

Non, ma petite Gisèle, ça ne fait rien.

GISELE

Ah ! Je ne pouvais pas savoir, moi ! Il fallait me prévenir ! (*Elle sort. Irène reste un instant immobile, puis soudain, prenant une résolution, elle se précipite dans son cabinet de toilette, réparaît avec un manteau qu'elle jette sur ses épaules et remonte vers le fond.*)

JACQUES, *stupéfait.*

Qu'est-ce que tu fais ? ... Tu sors ?

IRENE

Je pars !

JACQUES

Tu pars ?... Où vas-tu ?

IRENE

Ca me regarde... Je m'en vais, voilà tout !

JACQUES, *lui barrant le passage.*

Allons, voyons, tu perds la raison !

IRENE

Laisse-moi passer !

JACQUES

Mais pourquoi veux-tu partir ?

IRENE

Comme ça la question sera réglée !

JACQUES

Tu n'as pas ton bon sens, en ce moment !

IRENE

Laisse-moi passer !

JACQUES

Qu'est-ce que je dirai à ton père ?

IRENE

Ce que tu voudras, ça m'est égal !... Laisse-moi passer !

JACQUES

Non !

IRENE

Tu n'as pas le droit de m'empêcher de faire ce que je veux !

JACQUES

J'ai le droit de t'empêcher de faire une folie !

IRENE

J'en ai assez ! J'en ai assez ! J'ai vingt-sept ans, je suis libre, et je ne dois de comptes à personne ! Laisse-moi passer Jacques !

JACQUES

Irène, voyons, calme-toi, je t'en supplie !

IRENE

Tu ne comprends pas ce que sera ma vie, ici, après que papa t'aura parlé ?...  
Non ! non ! je ne veux plus qu'on me questionne ! Je ne veux plus que tout  
le monde soit après moi, à me traquer ! Je veux m'en aller !

JACQUES

Irène !

IRENE

Mais qu'est-ce que ça te fait que je m'en aille, à la fin ?

JACQUES

Ce que ça me fait ?



IRENE

Oui ! Est-ce que ça te regarde, toi ?

JACQUES, *après un temps, la lâchant.*

Tu as raison... Eh bien, va-t'en.... *(Il redescend et s'assied, la tête dans les mains. Irène le suit des yeux sans bouger. Un silence.)* Eh bien, va donc ! Qu'est-ce que tu attends, maintenant, pour aller le trouver ? *(Un sourire triste passe sur le visage d'Irène. Elle s'enveloppe dans son manteau, gagne la porte. Au moment où elle va l'ouvrir, il se dresse.)* Irène !

IRENE, *se retournant.*

Quoi ?

JACQUES, *après un temps, nettement.*

Reste.

IRENE

Comment ?

JACQUES

Reste, je te dis.

IRENE

Je ne comprends pas...

JACQUES

Mais si, tu comprends très bien... Enlève ton manteau. Si ton père le voit, c'est lui qui ne comprendra plus.

IRENE

Mais, explique-toi, enfin !

JACQUES

Fais ce que je te dis. *(Montcel paraît. Irène, dissimulée par la porte, laisse tomber son manteau. Montcel va à Jacques.)*

MONTCEL

Bonsoir, Jacques.

JACQUES

Bonsoir, mon oncle.

MONTCEL

Cela ne t'a pas contrarié de m'attendre ?

JACQUES

Du tout.

MONTCEL

J'allais t'envoyer un mot pour te prier de passer me voir demain mais, en apprenant que tu étais avec Irène, j'ai pensé t'éviter un dérangement... Je

voudrais causer un peu avec toi. Veux-tu que nous allions dans mon bureau ?... (*Jacques s'incline.*) Je ne te retiendrai pas longtemps. (*Ouvrant la porte.*) Passe, je te rejoins. (*Jacques sort. Montcel s'approche rapidement d'Irène.*) Tu lui as déjà parlé, n'est-ce pas ?

IRENE

Comment ?

MONTCEL

S'il est au courant, dis-le moi : cela m'évitera un préambule inutile.

IRENE, *après un instant.*

Oui.

MONTCEL

Et alors ?... Sa réponse ?

IRENE

Il te la dira.

MONTCEL

Bien. (*Il sort. Irène se laisse tomber sur une chaise, près de la table et reste pensive, le visage douloureux. Au bout d'un moment, ses yeux s'arrêtent sur le vase où sont les violettes ; elle l'attire à elle, regarde les fleurs, puis, comme si une idée la traversait, elle consulte sa montre, hésite, et enfin étend la main vers le récepteur téléphonique qu'elle décroche au moment où le rideau tombe.*)

**RIDEAU**

## ACTE DEUXIEME

Chez Jacques. Un bureau-bibliothèque. Portes à gauche, à droite et au fond.  
Une grande table au centre. Des sièges confortables.  
Jacques est assis dans un fauteuil, un album de photographies ouvert sur les  
genoux et songe, le regard fixe. Quelques instants se passent, puis on  
entend un coup de sonnette. Jacques fronce les sourcils, regarde l'heure,  
murmure un « Allons ! » résigné et se lève.  
Georges, domestique, paraît au fond.

---

GEORGES

Monsieur reçoit ?

JACQUES

J'attends madame Meillant, ce doit être elle.

GEORGES

Bien, Monsieur. *(Il sort. Jacques range dans un tiroir l'album de photographies.)*

GEORGES, *reparaissant.*

Ce n'est pas madame Meillant, Monsieur. C'est mademoiselle de Montcel.

JACQUES, *surpris.*

Mademoiselle de Montcel ?

GEORGES

Oui, monsieur.

JACQUES, *avec agitation*

Vous l'avez fait entrer au salon ?

GEORGES

Oui, Monsieur.

JACQUES

Bien. (Il se dirige vers la porte de droite.) Ah ! si madame Meillant arrive,  
dites-lui... (Il hésite.). Dites-lui que j'ai téléphoné que je serais un peu en  
retard, que je m'excuse et priez la de bien vouloir revenir vers quatre  
heures, si elle peut... C'est cela, vers quatre heures.

GEORGES

Bien Monsieur. *(Il sort au fond. Jacques ouvre la porte de droite.)*

JACQUES

Veux-tu venir par ici... *(Surpris.)* Comment, c'est ?... Ah ! bon... Le valet de  
chambre m'avait dit : « Mademoiselle de Montcel » ; j'avais cru...

GISELE

Tu avais cru que c'était Irène ?

JACQUES

Oui.

GISELE

Oh ! Je suis désolée, Jacques !

JACQUES

Mais non, pourquoi ?

GISELE

Parce que tu dois être très déçu !

JACQUES

Pas du tout. Je suis très content de te voir, ma petite Gisèle. Un peu étonné, mais très content.

GISELE

Tu es étonné parce que tu trouves qu'à mon âge on ne vient pas seule chez les messieurs, n'est-ce pas ? Mais, je ne suis pas venue seule : mademoiselle Marchand m'attend en bas dans la voiture.

JACQUES

Tu n'as pas besoin de t'excuser ! Assieds-toi...

GISELE

Oh ! J'ai juste un mot à te dire.

JACQUES

Assieds-toi tout de même.

GISELE, s'asseyant.

J'avais d'abord pensé à te téléphoner ce matin pour te demander quand je pouvais venir, mais le téléphone est dans la chambre d'Irène et je ne voulais pas quelle pût entendre.

JACQUES

Ah ?

GISELE

Non. (*Un temps.*) Alors, je suis venue de bonne heure pour avoir plus de chances de te rencontrer... Tu vas peut-être trouver que ce que je fais est un peu ridicule et même déplacé, mais ça m'est égal... Voilà : je suis venue pour te dire qu'Irène est très malheureuse.

JACQUES

Irène ?

GISELE

Oui. Et tu peux me croire. Si je te le dis, c'est que j'en suis sûre... Depuis pas mal de temps déjà, je la trouvais bizarre, nerveuse. Plusieurs fois, il m'avait semblé qu'elle avait les yeux rouges. Mademoiselle Marchand aussi l'avait remarqué. Enfin, l'autre jour, j'entre chez elle, par hasard, la croyant sortie, pour téléphoner. Eh bien, elle a eu beau détourner la figure, j'ai très bien vu qu'elle était en train de pleurer.

JACQUES

Ah ?

GISELE

Tu sais, pour qu'Irène pleure, il faut qu'il y ait de quoi. Ca ne lui arrive pas souvent !... Et moi, la voir souffrir, c'est une chose que je ne peux pas supporter. J'aimerais mieux n'importe quoi... Alors, j'ai bien réfléchi et, finalement, je me suis dit que, peut-être, tu ne te rendais pas compte et qu'il fallait te prévenir. C'est pour ça que je suis venue. Voilà, Jacques, c'est tout. (*Un silence. Jacques reste songeur.*) Est-ce que tu m'en veux de t'avoir dit cela ?

JACQUES

Je ne t'en veux pas du tout, ma petite Gisèle, seulement j'avoue que je ne comprends pas pourquoi tu as cru devoir m'avertir, moi...

GISELE

Comment ?

JACQUES

J'ai beaucoup d'affection pour Irène, mais je ne vois pas bien ce que je...

GISELE, *souriant.*

Jacques... Papa m'a parlé avant de partir.

JACQUES, *surpris et contrarié.*

Qu'est-ce qu'il t'a dit ?

GISELE

Oh ! rassure-toi ! il m'a parlé sous le sceau du secret et tu penses bien que ce n'est pas moi qui irai raconter à qui que ce soit au monde ce qu'il m'a confié ! D'ailleurs, je sais très bien que ce n'est pas encore une chose décidée, que vous voulez réfléchir et que tu ne peux rien dire en ce moment parce que tu as des ennuis dans tes affaires... Je sais tout cela... (*Jacques marche de long en large, gêné et mécontent.*) Ca te contrarie que papa m'ait parlé ?

JACQUES

Mais non, ça ne fait rien.

GISELE

Tu comprends : c'était difficile qu'il ne me dise rien. Il avait toujours été entendu que nous irions à Rome avec lui. Brusquement, tout est changé : nous restons et on demande à mademoiselle Marchand de venir habiter à la

maison. Alors, papa s'est cru obligé de me donner quelques explications. Il ne pouvait pas savoir que j'avais tout deviné.

JACQUES

Qu'est-ce que tu avais deviné ?

GISELE

Tout ! Ce n'était pas très malin : je savais qu'Irène voulait rester à Paris et que papa ne voulait pas en entendre parler. Là-dessus, tu viens voir Irène, tu as une conversation avec papa et, le soir même, il annonce à Irène qu'elle peut rester et qu'il me laissera avec elle pour qu'elle ne soit pas seule. Il n'y avait pas besoin d'être Sherlock Holmes pour comprendre ce que tout cela voulait dire ! Et tu sais, Jacques, j'ai été rudement contente, quand j'ai compris ! Tu ne peux pas savoir comme j'étais contente !...

JACQUES

Vraiment ?

GISELE

Je suis tellement sûre que vous êtes faits l'un pour l'autre !... Tu ne le crois pas, toi ?

JACQUES

Mais si, ma petite Gisèle.

GISELE

Alors, tu comprends maintenant pourquoi je suis venue ?

JACQUES

Je comprends.

GISELE

Est-ce que j'ai eu tort ?

JACQUES

Non.

GISELE

N'est-ce pas que tu ne te rendais compte de rien ?

JACQUES

De rien, en effet.

GISELE, *triumphante*.

J'en étais sûre ! Je l'ai dit à mademoiselle Marchand : « Si Jacques a demandé à papa de laisser Irène à Paris, c'est qu'il l'aime et, s'il l'aime, il ne peut pas vouloir qu'elle soit malheureuse, ou bien alors c'est qu'il ne s'en aperçoit pas. D'ailleurs, ça n'a rien d'étonnant : Irène est si fière qu'elle est très capable de ne lui avoir même pas laissé voir qu'elle souffrait. Alors, naturellement, si personne ne s'en mêle, ça peut continuer indéfiniment !

Et il ne faut pas que ça continue ! » (*Elle lui prend la main.*) N'est-ce pas, Jacques, qu'il ne faut pas.

JACQUES

Non, ma petite Gisèle. Seulement, vois-tu...

GISELE

Non, non, ne me dis rien ! Je ne veux rien savoir. Ca ne me regarde pas. Je t'ai dit, moi, ce que je voulais te dire. Le reste, c'est ton affaire. La seule chose que je te demande, c'est qu'Irène ne sache jamais que je suis venue te trouver, parce que, ça, elle ne me le pardonnerait pas. Tu me promets ?

JACQUES

Je te le promets.

GISELE

Merci. (*Elle se lève.*)

JACQUES

Attends, ne t'en vas pas encore, veux-tu ? (*Il fait quelques pas, en réfléchissant, puis s'arrête devant elle.*) Est-ce que tu as confiance en moi, Gisèle ?

GISELE, *surprise et un peu inquiète.*

Mais, oui, Jacques.

JACQUES

Au point de me croire, sans me demander d'explications, même si ce que je te dis te paraît surprenant ou incompréhensible ?

GISELE, *même jeu.*

Oui. Qu'est-ce qu'il y a, Jacques.

JACQUES

Voilà. Tu penses, et c'est tout naturel, qu'il dépend de moi d'empêcher Irène d'être malheureuse, n'est-ce pas ?

GISELE

Oui.

JACQUES

Eh bien, tu te trompes.

GISELE

Comment ?

JACQUES

Je ne peux rien pour elle... ou si peu de choses !...

GISELE

Toi !

JACQUES

Moi.

GISELE

Ce n'est donc pas à cause de toi qu'elle est malheureuse ?

JACQUES

Non.

GISELE, *saisie.*

Non ?...

JACQUES

Si c'était à cause de moi, je t'assure qu'elle ne le resterait pas longtemps. Maintenant, écoute-moi. Je peux tout de même essayer de faire quelque chose pour elle. Ça ne servira peut-être à rien, mais il faut la tenter. Seulement, j'ai besoin de toi pour cela.

GISELE

De moi ?

JACQUES

Oui. J'ai besoin d'une ou deux précisions que tu peux seule me donner. Si je pouvais m'adresser à quelqu'un d'autre, je le ferais, mais je n'ai personne. Si tu trouves que mes questions sont indiscrètes, ou si tu penses que je suis guidé en ce moment par autre chose que l'intérêt d'Irène, son bonheur, ne me réponds pas.

GISELE

Qu'est-ce que tu veux savoir ?

JACQUES

Je voudrais quelques détails sur la vie qu'elle mène, les gens qu'elle voit.

GISELE

Les gens qu'elle voit ? Mais, toi, d'abord.

JACQUES

Moi ?

GISELE

Oui.

JACQUES

Quand donc me voit-elle ?

GISELE

Mais... je ne sais pas. Est-ce que vous ne prenez pas le thé ensemble, habituellement, l'après-midi ?

JACQUES



Elle te l'a dit ?

GISELE, *gênée.*

J'avais compris ça... J'ai pu me tromper...

JACQUES, *après un temps.*

Et... en dehors de moi, qui voit-elle ?

GISELE

Elle ne me raconte pas beaucoup ce qu'elle fait, tu sais ?

JACQUES

Mais quand elle sort, par exemple, elle ne te dit jamais où elle va ?

GISELE

Elle va à son atelier, tous les jours, après le déjeuner.

JACQUES

Ah ! oui... Et le soir, est-ce qu'elle sort quelquefois ?

GISELE

Le soir ? Oh ! presque jamais. Elle est allée une ou deux fois au théâtre ou au concert, c'est tout.

JACQUES

Seule ?

GISELE

Non, avec les Aiguines.

JACQUES, *après un temps.*

C'est en Italie qu'elle les a connus, je crois ?

GISELE

Oui, à Florence, l'année dernière.

JACQUES

Est-ce que tu les vois, quelquefois, toi ?

GISELE

Moi ? Jamais.

JACQUES

Pourquoi ?

GISELE

Mais je ne les connais pas, moi.

JACQUES

Comment ne les connais-tu pas, si Irène est intime avec eux ?

GISELE

Ce n'est pas une raison. Elle ne m'a pas proposé de faire leur connaissance et je ne le lui ai pas demandé.

JACQUES

Pourquoi ? Ils ne te plaisent pas ?

GISELE

Oh ! Je ne les connais pas.

JACQUES

Est-ce qu'elle t'en parle t'en parle quelquefois ?

GISELE

Non, jamais.

JACQUES

Et tu n'as jamais eu la curiosité de lui poser des questions sur eux ?

GISELE

Je ne pose jamais de questions à Irène. Quand elle me parle la première de quelqu'un ou de quelque chose, tant mieux. Quand elle ne m'en parle pas, tant pis.

JACQUES

Alors, tu ne sais rien sur eux ?

GISELE

Pas grand'chose. Je sais qu'elle est Polonaise ou Autrichienne, je ne me souviens plus...

JACQUES

Autrichienne, oui. Mais de lui, tu ne sais rien ?

GISELE

Non.

JACQUES

Tu ne sais pas ce qu'il fait dans la vie, de quoi il s'occupe ?

GISELE

Pas du tout.

JACQUES

Tu ne sais pas non plus... comment il est ?

GISELE

Physiquement ?

JACQUES

Oui.

GISELE

Il est grand, rasé. Il a du chic.

JACQUES

Tu l'as vu, alors ?

GISELE

Oui.

JACQUES

Où l'as-tu vu ?

GISELE

Devant la porte, à la maison, un soir où il avait accompagné Irène ; Je rentrais juste à ce moment-là ; je l'ai vu. Pourquoi ?

JACQUES

J'ai été en classe autrefois avec un Aiguines. Je me demandais si c'était le même.

GISELE

Oh ! je ne pense pas. Il est bien plus âgé que toi.

JACQUES

Ah ?... C'est peut-être un cousin alors... Il y a plusieurs branches, je sais. (*Un temps.*) C'est la seule fois où tu l'aies rencontré ?

GISELE

Oui. J'ai entendu sa voix, dans le téléphone, un jour où il demandait Irène, qui n'était pas encore rentrée. C'est tout.

JACQUES

Est-ce qu'il vient la voir, quelquefois ?

GISELE

A la maison ? Non, jamais...

JACQUES

Tu ne sais pas où ils habitent ?

GISELE

Avenue Victor-Hugo, mais j'ai oublié le numéro. Ils sont dans l'annuaire des téléphones.

JACQUES

Bien.

GISELE

Ils t'intéressent tant que ça, les Aiguines ?

JACQUES

Oh ! Ils m'intéressent... parce que ce sont des amis d'Irène voilà tout. (*Un silence.*)

GISELE

C'est tout ce que tu voulais me demander ?

JACQUES

Mais oui, ma petite Gisèle, merci. Tu ne m'as pas appris grand'chose, d'ailleurs, je savais à peu près tout ce que tu viens de me dire. Mais notre conversation n'aura tout de même pas été inutile... Ah ! Il est bien entendu qu'Irène doit toujours l'ignorer, n'est-ce pas ?

GISELE

Je te le promets.

JACQUES

Je sais que je peux compter sur toi.

GISELE, *après avoir hésité.*

Jacques, avant de partir, je voudrais... te poser une question, moi aussi.

JACQUES

Mais oui, bien sûr.

GISELE

Ce que tu vas essayer de faire, pour Irène... tu ne peux pas me le dire ?

JACQUES

Non, Gisèle. D'ailleurs, il y a si peu de chances pour que ça réussisse...

GISELE

Oui, mais enfin, si tu l'essayes, c'est que tu penses tout de même que ça peut réussir ?

JACQUES

Mettons qu'il y ait une chance sur dix, si tu veux.

GISELE

Alors, si ça réussit, est-ce que... est-ce que ça veut dire que vous vous épouserez ? Dis...

JACQUES

Non.

GISELE

Ah ?... (*Un temps.*) Et pourtant, tu l'aimes ?

JACQUES, *souriant tristement.*

Tu crois ?

GISELE

Il y a longtemps que je le sais, va ! Tu l'aimes depuis l'été où tu es venu à Montcel.

JACQUES

Ca ne suffit pas, vois-tu !

GISELE

C'est elle qui ne t'aime pas ?

JACQUES

Mais oui, tout simplement.

GISELE

Tu es sûr ?

JACQUES

Tout à fait.

GISELE

... Quel dommage !

JACQUES

Tu trouves ?

GISELE, *elle fait signe que oui, puis, lui tendant la main.*

Au revoir, Jacques.

JACQUES

*Au revoir, mon petit. (Elle le regarde tristement, gardant sa main dans la sienne puis, dans un brusque mouvement de tendresse, l'embrasse sur les deux joues et sort. Il l'accompagne, revient au bout d'un instant, s'assied devant son bureau et paraît réfléchir. Puis il ouvre l'annuaire du téléphone, le consulte, attire à lui l'appareil et décroche le récepteur.)*

JACQUES

Passy 83-42... Allo ! Je suis chez M. d'Aiguines ?... Est-ce que Monsieur est là, je vous prie ?... Ah ? Et où est-ce, son bureau ?... Comment... *(Il écrit sur un papier.)* Bien, merci. Vous ne savez pas jusqu'à quelle heure, il y est ?... Je vous remercie. *(Il raccroche, fait quelques pas en réfléchissant puis se met à sa table, prend une feuille de papier à lettres et commence à écrire. Au bout d'un moment, il s'arrête, relit ce qu'il a écrit puis, mécontent, froisse la feuille de papier et en prend une autre. Quand il a terminé, il sonne et glisse la lettre dans une enveloppe sur laquelle il met l'adresse. Georges paraît.)*

GEORGES

Monsieur a sonné ?

JACQUES

Oui. Vous allez prendre une voiture et porter cette lettre à son adresse. C'est une banque. Si on vous dit que ce monsieur est là, vous remettrez la

lettre et vous attendrez la réponse. (On entend un coup de sonnette.) S'il n'y est pas, vous me rapportez la lettre et vous demanderez si, en venant le matin, on a des chances de le trouver. Ne donnez pas mon nom, c'est inutile.

GEORGES

Bien, Monsieur.

JACQUES

Vous avez bien compris ?

GEORGES

Oui, Monsieur.

JACQUES

Allez ouvrir.

GEORGES, *au moment de sortir.*

Si c'est madame Meillant, Monsieur, que dois-je dire ? (*Nouveau coup de sonnette, impératif cette fois.*)

JACQUES

C'est elle. Vous la ferez entrer. (*Georges sort et, un moment après, introduit Françoise.*)

FRANCOISE

J'ai cru qu'on allait me laisser à la porte ! Vous devriez bien dire à Georges d'ouvrir un peu plus vite. C'est toujours dans les escaliers qu'on se fait rencontrer !

JACQUES

J'aime ce pluriel.

FRANCOISE

Quoi ?

JACQUES

Rien. Ce n'est pas la faute de Georges, c'est la mienne. J'étais en train de lui donner un ordre.

FRANCOISE

Raison de plus, alors !... (*Elle va vers lui.*) Bonjour !

JACQUES

Bonjour Françoise.

FRANCOISE

Ah ? tout de même ?...

JACQUES

Mais... vous ne me laissez pas placer un mot. (*Ils s'embrassent, du bout des lèvres.*)

FRANCOISE

Vous n'êtes guère aimable aujourd'hui !

JACQUES

Moi ? Mais si.

FRANCOISE

Pourquoi n'êtes-vous pas venu, hier soir, chez les Van Garten ?

JACQUES

Je n'ai pas pu.

FRANCOISE

Je vous ai attendu jusqu'à minuit et demi, avec un mal de tête épouvantable. Vous auriez pu, au moins, me prévenir !

JACQUES

Mais je vous avais dit que je ne pourrais probablement pas y aller.

FRANCOISE

C'est entendu, mais comme j'avais beaucoup insisté, comme je vous avais dit que vous me feriez plaisir en venant me chercher, je m'étais figuré que vous vous imposeriez ce petit effort. Je vois que le temps est passé où je pouvais vous demander ce genre de choses...

JACQUES

Je suis désolé, Françoise.

FRANCOISE

Qu'est-ce que vous faisiez de si captivant, si je ne suis pas indiscrete ?

JACQUES

Je dînais chez mon frère et j'en suis sorti très tard.

FRANCOISE

Vous ne pouviez pas dire que vous aviez une soirée ?

JACQUES

Il arrivait de voyage. Je ne l'avais pas vu depuis deux mois.

FRANCOISE

Evidemment, c'était beaucoup plus intéressant que de venir me retrouver !

JACQUES

Franchement, quel intérêt ça avait-il ? Vous savez que j'ai horreur de ces soirées-là et...

FRANCOISE

Vous avez horreur de tout ce qui m'est agréable.

JACQUES

Mais non, Françoise.

FRANCOISE

Si ! C'est toujours la même chose. Je commence à en avoir l'habitude... (*Un temps.*) Seulement, vous avez peut-être eu tort de ne pas venir hier, mon petit Jacques...

JACQUES

Vraiment ?

FRANCOISE

Oh ! Je dis ça et puis, au fond, tout vous est tellement égal maintenant...

JACQUES

Qu'est-ce qui m'est égal ?...

FRANCOISE

Eh bien, qu'on me fasse la cour, par exemple...

JACQUES

On vous a fait la cour ?

FRANCOISE

Assez, oui. (*Un temps.*) Dame, vous savez, quand on commence à voir, dans le monde, qu'une femme arrive seule, part seule, et que le monsieur qu'on a l'habitude de voir auprès d'elle ne paraît plus, les hommes lui témoignent tout de suite beaucoup plus d'intérêt. Et comme, en plus de ça, j'avais hier une très jolie robe...

JACQUES

Laquelle ?

FRANCOISE

Vous ne la connaissez pas. J'avais hésité à la commander à cause de vous, figurez-vous ! J'avais peur que vous ne la trouviez trop décolletée. J'ai joliment bien fait de la prendre tout de même. Elle a eu un succès fou.

JACQUES

Tant mieux !

FRANCOISE

J'ai tout de suite vu qu'elle était réussie au regard des femmes quand je suis entrée.

JACQUES

Pas à celui des hommes ?

FRANCOISE



Si, mais un peu plus tard. Les femmes voient ça plus vite.

JACQUES

Ah ?

FRANCOISE

J'ai l'impression, du reste, que j'étais assez en forme, hier.

JACQUES

Malgré le mal de tête ?

FRANCOISE

Malgré le mal de tête. Du moins, on me l'a beaucoup dit.

JACQUES

Vraiment ?

FRANCOISE

Beaucoup.

JACQUES

Qui ça, par exemple ?

FRANCOISE

Oh ! Qu'est-ce que ça vous fait ?

JACQUES

Ca m'intéresse vivement. Vous n'en doutez pas j'espère ?

FRANCOISE

Eh bien !... Je ne sais pas moi... Plusieurs hommes qui étaient là... Entre autres, votre ami Moreuil, tenez, qui ne m'a pas quitté de la soirée...

JACQUES

Tiens, je le croyais en Amérique ?

FRANCOISE

Il en est revenu... et il est revenu extrêmement galant. Il a absolument voulu m'accompagner jusqu'à ma porte et, comme j'ai eu le malheur de dire qu'Alfred avait le sommeil dur, j'ai vu le moment où il allait me proposer de monter...

JACQUES

Pas possible ?

FRANCOISE

Je crois même, entre nous, qu'il me l'a proposé.

JACQUES, *souriant, distrait.*

Ce vieux Moreuil... (*Elle pince les lèvres et lui jette un regard noir.*) Et alors, vous disiez qu'il vous avait ?...

FRANCOISE

Oh ! Je vous en prie, n'est-ce pas ? Parlons d'autre chose.

JACQUES

Comme vous voudrez.

FRANCOISE

... Ecoutez, Jacques : je n'avais pas, je vous assure, en venant ici, l'intention de vous faire une scène. Mais on jurerait, vraiment, que vous avez décidé de m'exaspérer !... J'ai supporté bien des choses, depuis quelques temps, mais, cette fois, ça dépasse la mesure !

JACQUES

Allons bon !

FRANCOISE

Je comprends très bien que vous ne m'aimiez plus : c'est votre droit. Mais alors, dites-le, c'est si simple ! Nous ne nous sommes pas juré un amour éternel, n'est-ce pas ? Soyez donc sincère une fois, ça vaudra mieux !

JACQUES

Mais, il n'y a rien de changé, Françoise.

FRANCOISE

Ah ? Vous trouvez ?... Eh bien, laissez-moi vous dire que si vous n'aviez jamais été plus amoureux qu'aujourd'hui, je ne vous aurais tout de même pas cédé ! Ah ! non... Je vous ai cédé beaucoup trop vite, je le reconnais ! Vous m'auriez aimée davantage si je m'étais fait désirer plus longtemps. Vous me plaisiez, je vous l'ai laissé voir : tant pis pour moi ! Mais, au moins, dans les premiers temps, je pouvais conserver quelques illusions sur votre amour ! Tandis qu'à présent...

JACQUES

Je vous assure, Françoise, que mes sentiments pour vous n'ont pas varié...

FRANCOISE

Ce qui veut dire ?

JACQUES

Eh bien, mais...

FRANCOISE

Que vous ne m'avez jamais aimée, n'est-ce pas ?

JACQUES

... Je n'ai pas dit ça...

FRANCOISE

Mais vous le pensez... Eh bien, au moins, voilà de la franchise, à la bonne heure !... Enfin !... Mais alors, si vous ne m'aimiez pas, pourquoi m'avez-vous demandé d'être votre maîtresse ? Hein ?... Voulez-vous me le dire ?...

JACQUES, *doucement*.

Je pourrais répondre que je ne vous l'ai pas demandé, mais...

FRANCOISE

Vous ne me l'avez pas demandé ?

JACQUES

Mais non, Françoise...

FRANCOISE

Ah ! ça alors...

JACQUES

Mais, souvenez-vous...

FRANCOISE

Alors c'est moi, sans doute, qui vous ai supplié de devenir mon amant ?

JACQUES

Mais non...

FRANCOISE

Enfin, il faut que ce soit l'un des deux. Si ce n'est pas vous, ça ne peut être que moi !

JACQUES

Ecoutez, Françoise : si nous parlions d'autre chose ?

FRANCOISE

Ah ! non. Quand vous m'aurez expliqué ce que vous avez voulu dire !

JACQUES

Eh bien, mettons que je n'ai rien dit, là !

FRANCOISE

Non, non, non. Vous ne vous en tirez pas comme ça ! Ce serait trop facile de dire une insolence, et puis...

JACQUES

Je vous ai dit une insolence ?

FRANCOISE

Dame ! Si vous n'appellez pas ça une insolence de dire à une femme, qui est votre maîtresse depuis six mois, qu'on ne lui a jamais demandé de le devenir, alors qu'est-ce que c'est ?

JACQUES

Dans ce cas, je vous fais toutes sortes d'excuses. J'ai simplement cédé au besoin de remettre les choses au point. J'ai eu tort. Pardonnez-moi.

FRANCOISE

Remettre les choses au point ? Par conséquent vous y revenez ?

JACQUES

Mais enfin, rappelez-vous notre première conversation !

FRANCOISE

Notre première conversation ?

JACQUES

L'une des premières, si vous voulez. Ca se passait à Versailles, le long du Grand Canal. Vous m'aviez téléphoné le matin pour me proposer de m'emmener prendre l'air à la campagne. Nous avons laissé votre voiture à l'entrée du parc, si vous vous souvenez...

FRANCOISE

Je me souviens, oui.

JACQUES

Nous avons commencé à faire quelques pas et, brusquement, vous m'avez dit cette phrase que j'ai retenue : « En somme, la grande erreur que commettent les femmes, c'est de choisir le même homme pour faire l'amour et pour en parler. » J'ai trouvé ça drôle et j'ai répondu : « Evidemment, on ne peut guère espérer être à la fois le premier en composition française et en gymnastique. » Vous avez fait chorus et vous avez ajouté aimablement : « Ainsi, vous, je suis sûre que vous devez être très mauvais en composition française. » Là-dessus nous avons échangé des considérations pleines d'originalité, mais dont je n'ai pas conservé un souvenir exact, sur le commerce des hommes et des femmes et, finalement, vous avez déclaré que vous ne voyiez vraiment pas ce qui pouvait empêcher deux êtres, qui éprouveraient l'un pour l'autre une attirance physique, d'établir entre eux une camaraderie... de gestes, pourvu qu'il fût bien entendu que toute incursion dans le domaine sentimental serait rigoureusement interdite... J'ai trouvé que l'idée était séduisante et, comme cette conversation nous avait ramenés à votre voiture et que c'était l'heure du thé, je vous ai proposé de rentrer le prendre chez moi, à Paris, ce que vous avez eu la bonne grâce d'accepter. Voilà exactement comment les choses se sont passées.

FRANCOISE

Eh bien, qu'est-ce que cela prouve ?

JACQUES

J'ai toujours cru, moi, que nous avions arrêté, ce jour-là, les bases de notre association.

FRANCOISE, *haussant les épaules.*

Comme si toutes les paroles qu'on dit, dans ces cas-là, avaient la moindre importance !

JACQUES

Elles en avaient pour moi. J'ai pris les engagements que je pouvais tenir. Si j'en avais pris d'autres, j'aurais été malhonnête.

FRANCOISE

Vous l'êtes en ce moment, mon cher ! Vous trouvez qu'il était si indigne de vous de m'aimer ?

JACQUES

Il ne s'agit pas ce ça !...

FRANCOISE

Si extraordinaire que ça puisse paraître, il y a beaucoup d'hommes qui pensent autrement !

JACQUES

Mais j'en suis sûr, Françoise ! Vous êtes une femme extrêmement séduisante et je sais très bien que beaucoup d'hommes voudraient être à ma place. Je suis désolé de me faire si mal comprendre ! J'ai simplement voulu dire que, dans les circonstances où nous nous sommes rencontrés, je ne pouvais pas vous promettre... autre chose que ce que je vous ai promis, voilà tout !

FRANCOISE

Parce que vous en aimiez une autre, sans doute ?... Et vous l'aimez encore, n'est-ce pas ? ... Dites-le ! Mais dites-le donc !

JACQUES

Ca, Françoise, c'est du domaine sentimental. Je n'ai jamais pénétré dans le vôtre, vous me rendez cette justice. Respectez le mien.

FRANCOISE

Qui est-ce ?

JACQUES

Oh ! Je vous en prie.

FRANCOISE

Vous ne voulez pas le dire ?

JACQUES

Mais il n'y a rien à dire.

FRANCOISE

Oh ! Je le saurai ! ça ne doit pas être bien difficile... Je la connais ?

JACQUES

Je vous assure, Françoise, que vous perdez votre temps !

FRANCOISE, *cherchant.*

Voyons : une femme que vous aimiez déjà il y a six mois et qui ne vous aime pas...

JACQUES

Comment savez-vous qu'elle ne m'aime pas ?

FRANCOISE

Dame ! Parce que, sans cela, j'imagine que vous n'auriez pas cherché des distractions ailleurs. C'est bien tout ce que j'ai été pour vous, en somme : une distraction !

JACQUES

Vous vous trompez, Françoise.

FRANCOISE

Vous êtes bien aimable, mais ne vous croyez pas obligé de protester... Attendez : je parie que je sais qui c'est ?

JACQUES

Ah ?

FRANCOISE

La petite Barentier ?

JACQUES

Voilà.

FRANCOISE

Ce n'est pas elle ?

JACQUES

Mais si, mais si. C'est elle !

FRANCOISE

Dieu, que vous m'agacez !

JACQUES

Françoise, si nous changions de conversation ? (*A ce moment, Georges paraît au fond. Jacques en le voyant se lève. A Françoise.*) Je vous demande pardon... (*A Georges.*) Eh bien ?

GEORGES

J'ai remis la lettre.

JACQUES

Vous avez trouvé ce monsieur ?

GEORGES

Oui, Monsieur. Il ne m'a pas donné de réponse, mais il fait dire à Monsieur qu'il va venir le voir.

JACQUES

A h ?... Quand cela ?

GEORGE

A présent, Monsieur.

JACQUES

Comment : tout de suite ?

GEORGES

Oui, Monsieur. Il m'a demandé si Monsieur était chez lui. Ma foi, j'ai dit que je pensais que oui. Alors il a dit qu'il allait venir.

JACQUES, *après un temps.*

C'est bien... Vous le ferez entrer au salon, quand il sonnera.

GEORGES

Oui, Monsieur. (*Il sort.*)

FRANCOISE

Vous attendez quelqu'un ?

JACQUES

Oui. Je m'excuse, Françoise. C'est... un... homme d'affaires avec qui j'ai à causer... d'une question... assez urgente... au sujet de mes intérêts au Maroc.

FRANCOISE

Mais oui, mais oui.

JACQUES

Je ne prévoyais pas sa visite. Du moins, je ne la prévoyais pas pour aujourd'hui, sans cela.

FRANCOISE

Mais, ça ne fait rien du tout. D'ailleurs, nous n'avions plus grand'chose à nous dire... n'est-ce pas ?

JACQUES

Mais... je ne sais pas, Françoise.

FRANCOISE

... Voyez-vous, Jacques, je m'aperçois que dans... le dialogue que nous entretenons depuis six mois, j'ai fait un peu trop les demandes et les réponses. Alors, je trouve que ça suffit comme ça et que le moment est venu de mettre un point, à la ligne... Ce n'est pas votre avis ?

JACQUES

... Comme vous voudrez.

FRANCOISE

Ah ! Bon.

JACQUES

Quoi ?

FRANCOISE

Rien, rien. J'avais craint que vous ne fissiez des difficultés... Oh ! pour la forme ! Mais je vois que vous avez courageusement pris votre parti et que vous ne jugez même pas utile de protester. A la bonne heure ! Je vous félicite de votre résignation... (*Un temps.*) A quoi pensez-vous ?

JACQUES, *qui est ailleurs.*

Mais... à vous, à ce que vous venez de dire...

FRANCOISE

Non...

JACQUES

Je vous demande pardon, Françoise, je suis, en effet, assez préoccupé de cette visite que j'attends. Il faut m'excuser. Est-ce que nous ne pourrions pas nous revoir un peu plus tard... demain, par exemple ?

FRANCOISE

Pour quoi faire ?

JACQUES

Mais je voudrais essayer de... vous expliquer... de me justifier.

FRANCOISE

A quoi bon ? J'ai compris, je vous assure ! J'ai même très bien compris !... (*Elle fait ce qu'elle peut pour ne pas pleurer, mais ne peut retenir une larme qu'elle essuie avec son mouchoir.*)

JACQUES, *s'approchant d'elle.*

Françoise...

FRANCOISE

Ne faites pas attention... Là, c'est fini... Et maintenant, disons-nous adieu gentiment, en gens bien élevés que nous sommes et en bons camarades... Je vous regretterai, mon petit Jacques...

JACQUES

Oh ! Voyons...

FRANCOISE

Si, si, je vous assure. Ce n'est pas votre faute : vous appartenez à l'espèce d'hommes qu'on regrette, vous... Malgré tout, nous avons tout de même quelques souvenirs pas trop désagréables, non ?...



JACQUES

Si, Françoise, de charmants souvenirs...

FRANCOISE

Même si, comme vous le dites, ce ne sont pas des souvenirs d'amour... je ne les renie pas pour cela, moi !... Et puis, voyez-vous, Jacques... quand une femme s'engage à vous aimer, il ne faut pas toujours la croire. Mais quand elle s'engage à ne pas vous aimer, eh bien, il ne faut pas trop la croire non plus.

JACQUES

Ma petite Françoise !

FRANCOISE

Allons ! Ne nous attendrissons pas.

JACQUES

Permettez-moi au moins de vous écrire.

FRANCOISE

C'est ça, écrivez-moi une belle lettre pleine de pensées délicates et un peu mélancoliques sur les choses qui finissent, et faites-la-moi porter par votre fleuriste, avec quelques-uns de ces beaux œillets que j'adore. J'attendrai qu'ils soient fanés pour tâcher de vous oublier. Au revoir ? *(Elle lui tend la main. Il y pose ses lèvres. Puis elle remonte vers la porte du fond. On entend un coup de sonnette.)*

JACQUES

Attendez une seconde, voulez-vous ? *(Il entr'ouvre la porte et écoute un instant, puis l'ouvre au moment où Georges paraît. A Georges.)* C'est ce monsieur ?

GEORGES

Oui, Monsieur.

JACQUES

C'est bien. *(Georges se retire. Jacques s'efface pour laisser passer Françoise qui lui fait un petit signe de tête et se retourne, la porte franchie.)*

FRANCOISE, *laissant percer son émotion.*

Les œillets... vous n'oublierez pas ?... *(Elle sort. Il l'accompagne puis reparait au bout d'un instant et va ouvrir la porte de droite.)*

JACQUES, *à la cantonade.*

Voulez-vous prendre la peine d'entrer par ici, Monsieur. *(Il s'écarte de quelques pas. Aiguines paraît, s'arrête, puis va à lui, la main tendue.)*

AIGUINES

Comment vas-tu ?

JACQUES, *surpris.*

Comment, c'est...

AIGUINES

C'est moi, oui. Tu ne savais donc pas que c'était à moi que tu écrivais cette lettre ?

JACQUES

Mais non, sans ça...

AIGUINES

Tu ne m'aurais pas donné du « monsieur » j'espère !... Mais mon nom ne t'avait donc rien dit ?

JACQUES

Si, mais j'avais cru comprendre que le d'Aiguines auquel j'avais affaire était quelqu'un de plus âgé.

AIGUINES

Quelqu'un de plus âgé ? Pourquoi ?

JACQUES

Oui, enfin, peu importe. Je me souvenais que tu avais des cousins : j'ai cru qu'il s'agissait de l'un d'eux.

AIGUINES

Ah ?... Mais, à quel propos ?...

JACQUES

Je t'expliquerai. (*Un temps.*) Assieds-toi.

AIGUINES

Tu me regardes... Tu me trouves changé, hein ?... Tu ne m'aurais pas reconnu, je suis sûr ?

JACQUES

Si..., tout de même.

AIGUINES

Dame, c'est qu'il y a quelque chose come vingt ans que nous ne nous étions pas vus. Depuis l'heureux temps où nous usions nos fonds de culotte sur les bancs de Gerson ! Et vingt ans, ça marque ! Dans certains cas, du moins. Toi, en revanche, tu n'as presque pas changé... Ca me fait plaisir de te revoir, tu sais ?

JACQUES

Merci.

AIGUINES

C'est drôle que nous ne nous soyons jamais rencontrés. Je dois dire que je n'ai pas été beaucoup en France, moi. Et toi, qu'est-ce que tu es devenu ?... Tu n'as pas été au Maroc, à un moment ?

JACQUES

Si.

AIGUINES

Qui donc m'avait dit ça ?... Ah ! je sais. C'est Sicard, tu te rappelles : le gros Sicard ? Je l'ai rencontré un jour à Madrid. Nous étions au même hôtel. Il arrivait de Casablanca, je crois, où il t'avait vu.

JACQUES

Oui.

AIGUINES

Et maintenant, tu es ici, tout à fait ?

JACQUES

Tout à fait, oui.

AIGUINES

Comme c'est drôle la vie ! Alors, tu ne savais pas que le d'Aiguines auquel tu demandais un rendez-vous, c'était moi.

JACQUES

Non.

AIGUINES

Eh bien, moi, je n'ai pas eu d'hésitation en lisant ta signature. C'est pour ça que je suis venu tout de suite ! Jacques Virieu demandant à me voir, ça exigeait de ne pas le faire attendre !

JACQUES, *après un temps.*

C'est seulement à cause de ça que tu es venu tout de suite ?

AIGUINES

... Dame ! Comme je n'ai pas la moindre idée de ce que tu veux me dire !

JACQUES

Tu n'en as pas la moindre idée ?

AIGUINES

Ah ! ma foi, non.

JACQUES

Ah ?...

AIGUINES, *après un temps, le regardant.*

Mais, dis donc, tu m'intrigues, tu sais ? Tu as les allures d'un juge d'instruction, ma parole !... De quoi s'agit-il ?

JACQUES

De qui, conviendrait mieux.

AIGUINES

De qui ?... Si tu veux. Alors, de qui s'agit-il ?

JACQUES, *après un temps.*

D'Irène de Montcel.

AIGUINES, *géné brusquement.*

D'Irène de Montcel ?

JACQUES

Oui... (*Un temps.*) On dirait que tu commences à comprendre ?

AIGUINES, *nervusement.*

Non... Qu'est-ce que tu peux avoir à me dire à propos de Mademoiselle de Montcel ?

JACQUES

Tu ne t'en doutes pas ?

AIGUINES

Mais non !

JACQUES

Je suis un peu son cousin. Mais je suis surtout, et depuis longtemps, son ami, un de ses meilleurs amis, disons : le meilleur, si tu veux.

AIGUINES

Eh bien ?

JACQUES

Tu le savais, n'est-ce pas ?

AIGUINES

Je ne savais même pas que tu la connaissais !

JACQUES

Elle n'a jamais parlé de moi devant toi ?

AIGUINES

Jamais.

JACQUES

Elle n'a pas parlé non plus du... rôle que quelqu'un jouait en ce moment, pour elle ?

AIGUINES

Quel rôle ?

JACQUES

Tu ne sais pas que quelqu'un a accepté de passer aux yeux de son père pour son fiancé ou quelque chose d'analogue ?

AIGUINES

Son fiancé ?

JACQUES

Pour détourner les soupçons de son père et lui permettre de rester à Paris, oui.

AIGUINES, *après un temps.*

C'est à toi qu'elle a demandé ça ?

JACQUES

Oui.

AIGUINES

Et tu l'as fait ?

JACQUES

Oui. (*Un temps.*) Tu ignorais tout cela ?

AIGUINES

Moi ? Mais oui, naturellement.

JACQUES

Tiens !... Je m'étais figuré, moi, que tu devais être au courant.

AIGUINES

Ah ça ! mais, où veux-tu en venir ?

JACQUES

J'ai simplement voulu que tu saches les titres que j'avais pour te parler d'elle comme il me reste à le faire.

AIGUINES

Oui, eh bien, je regrette, mais je n'ai aucun titre, moi, pour écouter ce que tu peux avoir à dire au sujet de cette jeune fille. (*Il se lève.*)

JACQUES

Assieds-toi, veux-tu ?

AIGUINES

C'est inutile ! Je te répète que ça ne me regarde pas, là !

JACQUES

Allons, voyons, calme-toi, sinon je finirai par croire que ça te regarde beaucoup, au contraire...

AIGUINES, *violemment.*

Mais enfin, qu'est-ce que cela veut dire ?

JACQUES

Eh bien, ça veut dire qu'un soupçon que j'avais déjà avant ta visite est en train de se préciser étrangement depuis cinq minutes...

AIGUINES

Bon ! Eh bien, garde ton soupçon et laisse-moi m'en aller !

JACQUES, *qui s'est placé entre Aiguines et la porte.*

Je te jure que tu m'écouteras.

AIGUINES

Tu es fou, ma parole !

JACQUES

Non.

AIGUINES

Tu veux que je t'écoute ?

JACQUES

Oui.

AIGUINES

Tu as tort, je te l'ai dit !

JACQUES

Nous verrons.

AIGUINES

Je t'ai prévenu. Fais ce que tu voudras.

JACQUES

Ce ne sera pas long, rassure-toi. Si, contrairement à ce que je suppose, ce que j'ai à dire ne te concerne pas, toi, eh bien, tu sauras certainement à qui il faut le répéter. Voici... Quand un homme occupe dans la vie d'une jeune fille la place que... celui, pour qui je parle, occupe dans la vie d'Irène, quand il lui fait faire, ou lui laisse faire – ça revient au même – ce qu'elle a fait pour ne pas s'éloigner de lui, il n'a aucune excuse valable, tu entends, aucune... pour ne pas l'épouser. S'il est libre, ça va de soi. S'il ne l'est pas... il s'arrange pour le redevenir à n'importe quel prix et le plus vite possible. Voilà.

AIGUINES, *après un temps.*

C'est tout ?

JACQUES

A peu près. Car je ne veux pas envisager l'hypothèse où le personnage en question serait un malhonnête homme. Dans ce cas-là, le devoir d'un ami est simple : prévenir le père pour qu'il protège sa fille. Mais j'espère qu'il ne sera pas nécessaire d'en arriver là.

AIGUINES

Tu as fini, cette fois ?

JACQUES

Oui.

AIGUINES

Alors, écoute-moi... A moins que je n'aie la berlue, il résulte de tout ceci que tu me crois, ou peu s'en faut... l'amant de mademoiselle de Montcel. C'est bien ça, n'est-ce pas ?

JACQUES

C'est l'hypothèse la plus vraisemblable, en effet.

AIGUINES

Eh bien, regarde-moi et, malgré l'état de surexcitation où tu parais être, tâche de voir clair : je te donne ma parole d'honneur que tu te trompes, que je ne suis pas et n'ai jamais été pour elle autre chose qu'une relation, tu entends, même pas un ami... Maintenant, crois-moi ou ne me crois pas : c'est ton affaire ! Je n'ajouterai rien à ce que je viens de dire. Et sois certain que si j'ai pris la peine de te détromper, au lieu de partir en haussant les épaules, comme lorsqu'on a affaire à un fou, c'est uniquement en souvenir de notre ancienne amitié, voilà.

JACQUES, *impressionné par l'attitude catégorique d'Aignines, avec angoisse.*  
Alors... qui est-ce ?

AIGUINES

Mais, je n'en sais rien, moi !... Est-ce qu'elle a un amant ?

JACQUES

Oui.

AIGUINES

Elle te l'a dit ?

JACQUES

Elle me l'a laissé comprendre, ça revient au même.

AIGUINES

Pas toujours. Tu t'es peut-être un peu trop pressé de conclure.

JACQUES

Allons donc ! C'est la seule explication possible. D'ailleurs, si ce n'était pas vrai, elle m'aurait détrompé, car elle n'a pas pu douter une seconde que j'en étais convaincu.

AIGUINES, *après un temps.*

En tout cas, je regrette mais je ne peux te fournir aucun renseignement. Et si tu n'as rien d'autre à me dire...

JACQUES

Tu ne vas pas t'en aller ?

AIGUINES

Mais si, il faut que je m'en aille, au contraire. Je suis venu tout de suite, dès que j'ai eu ta lettre, mais... je quitte Paris dans quelques jours, j'ai beaucoup à faire et...

JACQUES

Je t'en supplie, reste. Tu es la seule personne qui puisse m'aider à trouver et il faut que je trouve !

AIGUINES

Mais puisque je ne sais rien.

JACQUES

Ce n'est pas possible ! Tu as... une idée, un soupçon. La voyant continuellement... sachant la vie qu'elle mène... qu'elle voit...

AIGUINES

Mais... tu te trompes. Je ne la vois pas continuellement... Il arrive qu'elle sorte avec nous, de temps en temps, mais... je suis beaucoup moins lié avec elle que tu ne parais le croire.

JACQUES

Voyons : elle ne voit pour ainsi dire plus personne que vous, elle passe son temps chez vous. Tu ne peux pas ne pas savoir quelque chose !

AIGUINES, *froidement, sans le regarder.*

Je ne sais rien.

JACQUES

Je ne te crois pas !

AIGUINES

Ecoute : en voilà assez...

JACQUES

Je t'ai cru tout à l'heure, je t'ai cru sans preuve, quand tu m'as dit que tu n'étais pas son amant. Tu disais la vérité à ce moment-là. Maintenant, non. Tu mens. Tu mens pour ne pas trahir le secret d'un autre qui probablement est ton ami. C'est ça, n'est-ce pas ?

AIGUINES

Je ne sais rien !

JACQUES



Mais tu ne comprends donc pas qu'il faut venir au secours de cette petite, qu'on ne peut pas la laisser s'enfoncer chaque jour un peu plus dans une histoire où elle est en train de se perdre !... Et s'il n'y avait que ça !... Mais naturellement, elle a commencé à souffrir !... Qu'est-ce qui se passe avec l'autre ? A-t-elle senti qu'il voulait la lâcher ? Je n'en sais rien. Ce que je sais, c'est qu'elle passe son temps enfermée dans sa chambre, à sangloter. Voilà où elle en est...

AIGUINES

Ca... (*Geste.*)

JACQUES

Ca t'est égal à toi ?... Pas à moi ! Je donnerai ma vie, tu entends, ma vie pour qu'elle soit heureuse !

AIGUINES, *il le regarde surpris, puis.*

Tu l'aimes donc ?

JACQUES

Je suis son ami.

AIGUINES

Allons, réponds-moi ! On ne fait pas ce que tu as fait par simple amitié, on n'accepte pas de jouer cette comédie de fiançailles et, surtout, on ne se met pas dans l'état où tu es depuis un moment !... Tu l'aimes ?

JACQUES

Eh bien, oui, je l'aime, là ! Je l'aime depuis dix ans et je n'aimerai jamais qu'elle. Et après ?

AIGUINES, *il va à lui, met ses mains sur ses épaules et le regarde.*

Tu l'aimes, c'est vrai ?

JACQUES

Oui !

AIGUINES

Alors, fous le camp, mon vieux ! Va-t-en n'importe où, mais très loin, pour très longtemps, et ne reviens que quand tu seras guéri. Voilà tout ce que je peux te dire.

JACQUES, *surpris.*

Qu'est-ce que ça signifie ?

AIGUINES

Je te donne un conseil, un bon conseil, c'est tout.

JACQUES

Tu vas m'expliquer ce que tu as voulu dire ?... Hein ?...

AIGUINES, *avec un certain embarras.*

Mais... il n'y a rien à expliquer... Tu aimes cette jeune fille et, d'après ce que tu me dis, elle aime quelqu'un d'autre. Dans ces cas-là, il me semble que la seule chose à faire, c'est de partir. Tu ne trouves pas ?

JACQUES

Partir, en la laissant entre les mains de l'autre, d'un bellâtre probablement, qui a eu envie d'elle et lui a fait croire qu'il allait l'épouser ?

AIGUINES

Est-elle vraiment si naïve ?

JACQUES

Une femme est toujours naïve, la première fois qu'elle aime. Et elle, c'est la première fois. J'ai des raisons pour le savoir. Si elle avait dû aimer quelqu'un avant celui-là, c'est moi qu'elle aurait aimé : moi qui l'adorait et qui ai vécu jusqu'à l'année dernière dans l'espoir qu'elle finirait par devenir ma femme. Et elle le serait devenue, tu entends, si l'autre n'était pas arrivé... Je n'ai pas lutté : ce n'était pas la peine. Seulement, puisqu'il a fait mon malheur à moi, je veux au moins qu'il fasse son bonheur à elle ! Et, pour ça, il faudra bien que je le trouve !

AIGUINES

Tu ne peux rien pour elle.

JACQUES

Qu'en sais-tu ?

AIGUINES

Personne ne peut rien pour elle.

JACQUES

Parce que ? (*Aiguines se tait.*) Allons, voyons, tu viens de te trahir, là ! Tu ne vas pas continuer à prétendre que tu ne sais pas tout ? Tu ne peux plus te taire à présent !

AIGUINES

Laisse-la. Ne te mêle pas de cette histoire, crois-moi. Et ne me demande rien de plus.

JACQUES

Enfin, voyons, tu ne supposes pas que je vais me contenter de ces phrases énigmatiques qui n'ont qu'un résultat : celui de m'inquiéter davantage ! Ce n'est pas un conseil que je te demande, c'est un nom !

AIGUINES, *brusquement.*

Le nom de son amant ? Elle n'a pas d'amant ! Là, es-tu content ?

JACQUES

Quoi ?

AIGUINES

Mais ça vaudrait peut-être mieux pour elle d'en avoir un.

JACQUES

Je ne comprends pas.

AIGUINES

Un amant, quand il serait le pire des hommes, on lui échappe, on s'en guérit. Tandis qu'elle...

JACQUES

Eh bien, quoi, achève !

AIGUINES

Ce n'est pas le même esclavage... Et celui-là... (*Geste.*)

JACQUES

Pas le même esclavage ?

AIGUINES

Il n'y a pas qu'un homme qui puisse être dangereux pour une femme... Dans certains cas, une femme peut l'être. Voilà

JACQUES

Une femme ?

AIGUINES

Oui.

JACQUES

Qu'est-ce que tu me racontes ? C'est à cause d'une femme qu'Irène a refusé de suivre son père à Rome ?

AIGUINES

Oui.

JACQUES

C'est à cause d'une femme qu'elle pleure ?

AIGUINES

Oui.

JACQUES

Qu'est-ce que c'est que cette histoire ?

AIGUINES

C'est une histoire comme il y en a... quoi que puissent en penser les hommes... Une de ces histoires auxquelles ils ne croient pas, en général, ou bien qui les font sourire, assez amusés et plutôt indulgents.

JACQUES

Mais enfin, voyons, c'est impossible ! Irène est beaucoup trop équilibrée...

AIGUINES  
Qu'est-ce que ça prouve ?

JACQUES  
Tu es sûr de ça ?

AIGUINES  
Oui.

JACQUES  
Tu... la connais cette femme ?

AIGUINES  
... Je la connais, oui.

JACQUES, *après un temps.*  
Je suis stupéfait !...

AIGUINES  
Et un peu soulagé, n'est-ce pas ?

JACQUES  
Dame !... Après ce que j'avais redouté...

AIGUINES  
Tu préfères... (*Un temps.*) Eh bien, tu as tort de préférer.

JACQUES  
Tu aimerais mieux qu'elle eût un amant ?

AIGUINES  
A ta place ?... Cent fois, mille fois mieux.

JACQUES  
Tu es fou ?

AIGUINES  
C'est toi qui es fou... Si elle avait un amant, je te dirais : « Patience, mon vieux. Patience et courage. Rien n'est perdu. Un homme, ce n'est pas éternel dans la vie d'une femme. Tu l'aimes. Elle te reviendra, si tu sais l'attendre. » Mais là, je te dis : Ne l'attends pas. Ce n'est pas la peine. Elle ne reviendra pas. Et si jamais le destin la remet sur ta route, fuis-la. Fuis-la, tu entends. Ou sinon, tu es perdu ! Tu passeras ta vie à courir après un fantôme que tu ne rejoindras jamais ! Car on ne les rejoint jamais. Ce sont des ombres. Il faut les laisser se promener entre elles dans leur royaume d'ombres ! Ne pas s'en approcher. Elles sont dangereuses. Surtout, ne pas vouloir être quelque chose pour elles, si peu que ce soit. C'est ça le danger ! Car elles ont tout de même un peu besoin de nous dans la vie. Ce n'est pas toujours facile, pour une femme, de vivre. Alors, si un homme lui propose de l'y aider, de partager ce qu'il a avec elle et de lui donner son nom, elle

accepte naturellement. Qu'est-ce que ça peut lui faire ? Pourvu qu'on ne lui demande pas d'amour, elle n'est pas avare du reste. Seulement, imagines-tu ce que être l'existence de cet homme s'il a le malheur d'aimer, lui, d'adorer l'ombre auprès de laquelle il vit ? Dis, l'imagines-tu ?... Eh bien, crois-moi, mon vieux, c'est une sale existence ! On s'use vite à ce métier-là. On vieillit avant l'âge et à trente-cinq ans, regarde : on a les cheveux gris, voilà !

JACQUES, *le regardant, saisi.*

Comment ?

AIGUINES

Eh bien, oui... que mon exemple te serve au moins à toi ! Comprends-tu : elles ne sont pas pour nous. Il faut les fuir ! les laisser ! Ne fais pas comme moi ! Ne dis pas, comme j'ai dit dans des circonstances presque identiques à celle où tu te trouves, ne dis pas : « Ah ! bon. Ce n'est que ça... Amitié passionnée... Intimité trop tendre... Pas très grave. Nous connaissons cela ! » Non ! Nous ne connaissons pas ! Nous ne savons pas ce que c'est ! C'est mystérieux... et redoutable. L'amitié, oui, ça c'est le masque. Sous le couvert de l'amitié une femme s'introduit dans un ménage quand elle veut, comme elle veut, à tout heure du jour, et elle y empoisonne tout, elle y saccage tout sans que l'homme, dont on est en train de détruire le foyer, s'aperçoive seulement de ce qui lui arrive. Quand il s'en aperçoit, c'est trop tard, il est seul ! Seul devant l'alliance secrète de deux êtres qui s'entendent, qui se devinent parce qu'ils sont pareils, parce qu'ils sont du même sexe, d'une autre planète que lui, l'étranger, l'ennemi. Voilà !... Ah ! contre un homme qui veut vous prendre une femme, on peut se défendre : on lutte à armes égales et on a la ressource de lui casser la figure. Mais là... il n'y a rien à faire... qu'à partir, quand on le peut, quand on en a la force. Et c'est ça qu'il faut que tu fasses !

JACQUES

... Pourquoi ne pars-tu pas, toi ?

AIGUINES

Oh ! moi, ce n'est pas pareil. Je ne peux pas l'abandonner. Nous sommes mariés depuis huit ans. Où irait-elle ?... Et puis, il est trop tard. Je ne pourrais plus vivre sans elle... Qu'est-ce que tu veux, je l'aime... (*Un temps.*) Tu ne l'as jamais vue ? (*Jacques fait signe que non.*) Tu comprendrais mieux si tu la connaissais... Elle a... toutes les séductions, toute... Dès qu'on l'approche, on subit, je ne sais pas comment dire... une espèce de charme. Pas moi seulement. Tout le monde. Mais moi, plus que tout le monde puisque je vis près d'elle. Je crois bien que c'est l'être le plus charmant, le plus harmonieux qui ait jamais existé... Quand je suis loin d'elle, j'ai quelquefois la force de la haïr pour tout le mal qu'elle me fait ; mais, près d'elle, je ne discute pas, je la regarde, je l'écoute, je l'admire. (*Un silence.*)

JACQUES, *qui suit une pensée.*

Dis-moi pourquoi Irène souffre.

AIGUINES

Ah ! ça... Je n'en sais rien. Tu ne penses pas que je reçoive de confidences, n'est-ce pas ?... Elle souffre sans doute comme peut souffrir un être faible aux prises avec un être fort, tant qu'il n'a pas abdiqué.

JACQUES

Irène, un être faible ?

AIGUINES

Devant l'autre ? Ah ! oui. (*Un temps.*) Elle se débat peut-être encore...

JACQUES

Ah ?... (*Un temps.*) C'est pour ça qu'elle souffre ?

AIGUINES

Pour ça... ou pour autre chose. Elle n'a que l'embarras du choix.

JACQUES

Explique-toi.

AIGUINES

... Pourquoi ne souffrirait-elle pas ? Je souffre bien, moi.

JACQUES

Ce n'est pas la même chose !

AIGUINES

Tu crois ? J'imagine, au contraire, que ça doit beaucoup se ressembler. Il n'y a qu'une façon d'aimer, va, et qu'une manière de souffrir. C'est la même formule pour tout le monde et, sous ce rapport-là, nous pouvons nous donner la main, elle et moi, depuis quelque temps. Seulement, elle n'a pas encore l'habitude. Moi, je l'ai.

JACQUES

Je ne suis pas sûr de te comprendre.

AIGUINES

Tu n'as pas entendu parler d'un voyage ?

JACQUES

Un voyage ?

AIGUINES

En Méditerranée, sur un yacht... un yacht américain. Non ?

JACQUES

Non. (*Un temps.*) Elle fait partie de ce voyage ?

AIGUINES

Je ne sais pas. C'est pour ça que je te demande si elle t'en a parlé.

JACQUES

Elle ne me parle jamais de rien. Et puis, je la vois si peu.

AIGUINES

... A sa place, je refuserais d'en faire partie.

JACQUES

Ah !

AIGUINES

Mais je doute qu'elle le puisse. Enfin, ça c'est son affaire... Ce qui importe, c'est toi. Qu'est-ce que tu vas faire ? Suivras-tu mon conseil, t'éloigneras-tu ?

JACQUES, *pensif*.

Je ne sais pas encore. Je vais voir.

AIGUINES

N'attends pas, mon vieux. Crois-moi.

JACQUES

Tu t'exagères le danger en ce qui me concerne. Je la vois très peu, je te le répète.

AIGUINES

Qu'est-ce que ça fait ? Elle sait bien te trouver quand elle a besoin de toi. Tu t'en es aperçu. Eh bien, c'est comme ça que, même prévenus, nous nous laissons prendre. Souviens-toi de ce que je te dis.

JACQUES

Mais où veux-tu que j'aille ?

AIGUINES

N'importe où, pourvu que ce soit loin. (*Un temps.*) Tu n'as pas conservé d'intérêts au Maroc ?

JACQUES

Si, mais...

AIGUINES

Retournes-y pendant quelque temps. Là, au moins, elle ne t'aura plus sous la main.

JACQUES

Je t'assure que si tu la connaissais mieux, tu te rendrais compte que tes craintes sont chimériques. Elle a pu se tourner vers moi dans un moment d'affolement, mais de là à recommencer, elle est beaucoup trop fière pour ça. Et puis, je ne vois pas vraiment plus à quoi je pourrais lui servir.

AIGUINES

Est-ce qu'on sait ? (*Un temps.*) Si tu ne veux pas partir, alors trouve une femme qui te plaise, une vraie, qui aime l'amour, celle-là, notre amour... et tâche qu'elle te fasse oublier l'autre.

JACQUES, *après un temps.*

J'ai déjà fait ça.

AIGUINES

Ah ? Et ça n'a pas suffi ? (*Jacques fait signe que non.*) Tu vois que je n'exagérais pas tant que ça le danger. Alors, il n'y a plus que l'absence. Et, à ta place, je ne tarderais pas. Maintenant, ça te regarde, après tout. (*On entend un coup de sonnette.*) Tu attends quelqu'un ?

JACQUES

Non.

AIGUINES

Je te laisse, en tout cas... Au revoir, Jacques.

JACQUES

Merci.

AIGUINES

Oh ! (*Geste.*) Si je pouvais, au moins t'avoir convaincu. (*Georges paraît au fond.*)

JACQUES

Qu'est-ce que c'est ?

GEORGES

Mademoiselle de Montcel demande si Monsieur peut la recevoir ?

JACQUES, *saisi.*

Tiens !

GEORGES

J'ai dit que j'allais voir si Monsieur était là.

JACQUES

Faites-la entrer au salon et fermez la porte sur l'antichambre.

GEORGES

Bien, Monsieur.

JACQUES

C'est Mademoiselle Irène ?

GEORGES

Oui, Monsieur. (*Il sort.*)



JACQUES

Je ne m'attendais pas à cette visite, par exemple !

AIGUINES

Dis-moi : tu n'as pas, j'imagine, l'intention de révéler à Irène de Montcel un seul mot de notre conversation, n'est-ce pas ?

JACQUES

Tu es fou ?... Crois-tu qu'elle me pardonnerait de savoir ?

AIGUINES

Bine. C'est tout. Maintenant... bonne chance. *(Ils se serrent la main.)* Et souviens-toi que tu auras beau faire elle n'est pas pour toi. Elles ne sont pas pour nous, jamais. Adieu. *(Il sort. Jacques l'accompagne. La scène reste vide quelques instants, puis Jacques reparaît à droite avec Irène.)*

IRENE

Tu es sûr que je ne te dérange pas ?

JACQUES

Très sûr.

IRENE

Tu me le dirais, n'est-ce pas ?

JACQUES

Je te le dirais.

IRENE

Tu étais seul ?

JACQUES

J'étais... avec un ami, mais il allait partir, quand tu as sonné.

IRENE

Mais tu attends peut-être quelqu'un ?

JACQUES

Personne.

IRENE

Alors, je peux rester ? Ca ne t'ennuie pas ?

JACQUES

Ca ne m'ennuie pas.

IRENE

Tu as été surpris, quand on t'a dit que c'était moi ?

JACQUES

Un peu, oui.

IRENE

Tu t'es demandé ce que je venais faire ici, n'est-ce pas ? Tu t'es dit : « Ah çà ! est ce qu'elle va se mettre à me relancer jusque chez moi, à présent ?... » Tu ne t'es pas dit çà ?

JACQUES

Je me suis dit que tu devais avoir à me parler, sans doute.

IRENE

Oui.

JACQUES

Eh bien, je t'écoute.

IRENE, *souriant.*

Oh ! non, pas comme ça ! Ne me bouscule pas ! Ne me parle pas comme un notaire pressé à une cliente ! Sois un peu gentil, un peu affectueux !... Quitte cet air sévère !

JACQUES

Où prends-tu que j'ai l'air sévère ?

IRENE

Tu as toujours l'air sévère, maintenant.

JACQUES

Tu te trompes...

IRENE

Sois bon, dis ! Comme autrefois !... J'ai tant besoin de ta bonté !

JACQUES

Ah ? Ah ?

IRENE

Pourquoi fais-tu : « Ah ? Ah ? »

JACQUES

Pour rien. Va, continue.

IRENE

Cela t'étonne que je te demande d'être bon, d'être affectueux ?

JACQUES

Oh ! Il y a déjà un certain temps que j'ai renoncé à être étonné par toi, Irène...

IRENE

Ne sois pas méchant !... Je t'ai donné le droit de l'être, je ne l'oublie pas. Mais ne le sois tout de même pas, veux-tu ?... Pas aujourd'hui, en tout cas. (*Elle détourne la tête pour cacher ses larmes.*)

JACQUES, *plus doucement.*

Qu'est-ce qu'il y a ?

IRENE

Rien... Ne fais pas attention.

JACQUES

Tu ne veux pas t'asseoir ?

IRENE

Merci.

JACQUES

Excuse-moi une seconde ! Je vais dire que si quelqu'un vient, on réponde que je n'y suis pas. (*Il sort un instant, puis revient.*) Veux-tu une tasse de thé ?

IRENE

Non, merci. (*Un temps.*) Jacques, je voudrais que tu me dises quelque chose ?...

JACQUES

Quoi ?

IRENE

Depuis ce que je t'ai demandé, depuis que tu as accepté de jouer cette comédie vis-à-vis de papa, est-ce que tu n'as plus autant d'affection pour moi ?

JACQUES

Pourquoi me demandes-tu ça ?

IRENE

J'ai besoin de le savoir.

JACQUES

J'ai autant d'affection, seulement...

IRENE

Seulement ?

JACQUES

Cette affection s'est modifiée. Je t'admirais, autrefois. Maintenant, je te plains.

IRENE, *pensive, sans le regarder.*

Et tu me méprises.

JACQUES

Je te plains.

IRENE

Tu as raison... Je suis à plaindre, tu ne sauras jamais combien... (*Un temps.*) Mais, c'est vrai, que tu es toujours mon ami ?

JACQUES

Oui.

IRENE

J'ai tellement besoin de sentir cela, d'en être sûre !... Tu ne sais pas, vois-tu, Jacques, tout ce que tu es pour moi !

JACQUES

Tant que cela ?

IRENE

Non, ne sois pas ironique ! Tu dis que tu me plains, eh bien, prouve-le !

JACQUES

En quoi faisant ?

IRENE

Oh ! mais rien... En me témoignant un peu de tendresse et d'indulgence, voilà tout !

JACQUES

Est-ce que tu n'es pas heureuse ?

IRENE

Heureuse ?

JACQUES

Oui.

IRENE

Il y a des moments où je voudrais être morte.

JACQUES

Evidemment, c'est une solution, mais...

IRENE

Tu ne le crois pas ?

JACQUES

J'espère que tu exagères : s'il fallait se tuer chaque fois qu'on n'est pas heureux...

IRENE

Oh ! Je ne songe pas à me tuer. Il faut du courage pour se tuer. Et, le courage, je n'ai même plus ça ! Je n'ai plus rien...

JACQUES

Tu sembles, en effet, bien désemparée, ma pauvre Irène. Cependant, tu as ce que tu réclamais ? Tu voulais à tout prix rester à Paris. Eh bien, tu y es... Ah ! A ce propos, je voulais te dire : il va falloir que j'écrive à ton père.

IRENE

A papa ?

JACQUES

Oui. Il a toujours été convenu que la situation où nous sommes ne se prolongerait pas après son départ, tu t'en souviens ?

IRENE

Oui, eh bien ?

JACQUES

Il a d'ailleurs beaucoup insisté pour que je lui fasse connaître mes intentions le plus tôt possible et je m'y suis engagé. Voilà plus d'un mois qu'il est parti et je ne lui ai pas encore écrit, il est temps que je le fasse.

IRENE

Ah ?

JACQUES

Je lui dirai que les inquiétudes que me donnaient mes affaires, au moment de son départ, se sont précisées, aggravées même, et que, dans ces conditions, il ne m'est plus permis de faire aucun projet d'avenir. Voilà... Cela te paraît bien, n'est-ce pas ?

IRENE

Comme tu voudras.

JACQUES

J'ajouterai d'ailleurs que je vais partir m'installer au Maroc, pour surveiller sur place les intérêts que j'ai là-bas.

IRENE

Mais, ce n'est pas vrai, tu ne vas pas partir ?

JACQUES

Si, probablement.

IRENE, *saisie.*

Oh !... (*Un temps.*) Mais pourquoi ? C'est vraiment à cause de tes affaires ?

JACQUES

Non.

IRENE

Alors ?... Ah ! Tu ne pars pas seul ?

JACQUES

Comment, pas seul ?

IRENE

... Quelqu'un t'accompagne ?

JACQUES

Mais non, personne.

IRENE

Alors, pourquoi faut-il que tu partes ?

JACQUES

J'ai besoin de changer d'air. Celui d'ici ne me réussit pas. (*Un temps.*) Il y a longtemps que j'aurais dû partir : il y a un an, quand tu es revenue d'Italie. Je serai peut-être guéri, aujourd'hui.

IRENE

C'est à cause de moi que tu pars ?

JACQUES

Dame !

IRENE

C'est vrai ?

JACQUES

Tu ne crois pas qu'il est temps que je pense un peu à mon repos, à ma tranquillité ?... Je ne peux tout de même pas passer ma vie à t'aimer, et à recommencer à souffrir chaque fois que je te revois !

IRENE

Tu m'aimes donc encore, Jacques ? C'est vrai ?

JACQUES

Ca t'étonne, n'est-ce pas ?

IRENE

Après tout ce que tu as dû supposer de moi, ces derniers temps, je me disais que c'était fini, probablement... que tu ne m'aimais plus... Je me disais ça... mais j'espérais le contraire...

JACQUES

Tu espérais le contraire ?

IRENE

Oui.

JACQUES

Tu espérais que je t'aimais toujours ?

IRENE

Oui.

JACQUES, *après un temps.*

Je ne comprends pas.

IRENE, *sans le regarder.*

Ne pars pas, Jacques.

JACQUES

Tu dis ?

IRENE

Ne pars pas. (*Il la regarde un instant, stupéfait, en silence.*)

JACQUES

Ah ! oui, oui... je comprends.

IRENE

Qu'est-ce que tu comprends ?

JACQUES

Tu as peur que ton père ne te rappelle, quand il aura reçu ma lettre et qu'il saura que je ne suis plus ici, hein ? Ou même qu'il ne vienne te chercher ?... Eh bien, tant pis ! Je regrette, mais, cette fois, il ne faut plus compter sur moi ! Tu feras ce que tu voudras, tu t'arrangeras comme tu pourras, mais, ce soir même, j'écris à ton père !

IRENE, *haussant les épaules.*

Mais écris-lui tant que tu voudras, ça m'est bien égal !

JACQUES, *sarcastique.*

Ah ! Vraiment ?

IRENE

Ah !... profondément, je te le jure.

JACQUES

Alors, pourquoi veux-tu que je ne parte pas ?

IRENE, *avec lassitude.*

Oh !... pour rien. (*Elle se lève.*)

JACQUES

Assieds-toi et réponds-moi.

IRENE

Non, ce n'est plus la peine. Pars, va, puisque tu es si pressé de m'oublier ! Pars...

JACQUES, *après un temps.*

Ah ça ! Irène, à quel jeu joues-tu, en ce moment ?... Est-ce que tu te rends compte que ça ressemble, comme deux gouttes d'eau, à la plus effroyable coquetterie ?... Dis, est-ce que tu te rends compte ?

IRENE

C'est vrai, je te demande pardon. Je ne sais plus ce que je dis... Oh ! Jacques, je suis si malheureuse ! (*Elle se laisse tomber sur un siège et pleure.*)

JACQUES, *ému, allant vers elle.*

Qu'est-ce que tu as ?

IRENE, *s'accrochant à lui.*

Il ne faut pas m'abandonner !... Je suis si seule, si misérable !... Je n'ai que toi, Jacques ! Il n'y a que toi qui puisses me venir en aide !

JACQUES

Mais, qu'est-ce que tu veux de moi ?

IRENE

Que tu me protèges ! Que tu me défendes !

JACQUES

Que je te défende ?

IRENE

Oui !

JACQUES

Je t'assure, Irène, que je fais ce que je peux pour te comprendre, mais vraiment...

IRENE

Ah ! Je sais bien, je dois te paraître folle... Eh bien, oui, je suis folle ! Il faut me traiter comme une folle... Et me soigner, voilà !... Si tu ne viens pas à mon secours maintenant, tout de suite... il sera trop tard !



JACQUES

Tu es donc menacée d'un danger ?

IRENE

Oui.

JACQUES

D'un danger imminent ?

IRENE

Oui.

JACQUES

Tu ne peux pas me dire de quoi il s'agit ?

IRENE, *après avoir hésité.*

... D'un départ, d'un voyage... Et il ne faut pas que je parte ! Je ne veux pas partir !... Si je pars, c'est fini, je suis perdue !...

JACQUES

Eh bien, qu'est-ce qui te force à partir ?

IRENE

Ah !... (*Geste.*) J'ai peur de moi !

JACQUES

Alors, prends le train pour Rome avec Gisèle, va retrouver ton père.

IRENE

Oh ! J'y ai pensé... Mais, au dernier moment, je ne partirai pas, je n'aurai pas la force...

JACQUES

Mais si ! Je t'aiderai, si tu veux.

IRENE, *secouant la tête.*

Ou alors, je reviendrais.

JACQUES

Mais non !

IRENE

Tu ne comprends pas qu'il y a des heures, comme en ce moment, où je vois clair, où j'ai mon bon sens, mon libre arbitre... Mais, à d'autres heures, je ne l'ai plus, je ne sais plus ce que je fais ! C'est comme... une prison où il faut que je retourne malgré moi ! Je suis...

JACQUES

Fascinée...

IRENE

Oui... Il faudrait que quelqu'un me garde, me retienne... Quelqu'un qui ait compris ou deviné certaines choses... que je ne peux pas dire, que je ne dirai jamais !...

JACQUES

C'est cela que tu attends de moi ?... Mais comment veux-tu que je te retienne, que je t'empêche de faire quoi que ce soit, moi ? Est-ce que j'ai la moindre influence sur toi ? Est-ce que tu as jamais écouté mes conseils ? Rappelle-toi, il y a un mois encore, comme tu m'as envoyé promener !

IRENE

Ce n'est plus pareil.

JACQUES

Qu'est-ce qui n'est plus pareil ?

IRENE

Bien des choses. Je t'écouterai, maintenant. Je veux t'écouter.

JACQUES

Mais tu ne pourras pas ! On ne te laissera pas ! Quel moyen, ai-je, moi pour lutter ? Qu'est-ce que je dirais pour te convaincre de plus que ce que tu sais déjà, puisque tu viens de reconnaître toi-même que ce voyage serait ta perte ? Que peut-on ajouter à cela ?... Et puis, est-ce que tu t'imagines que de bonnes paroles suffiraient à te retenir à une de ces heures d'égarement dont tu parles ?... (*Irène secoue la tête.*) Tu vois bien !... Et je ne vais tout de même pas te retenir de force, n'est-ce pas ? Alors ? Qu'est-ce que je peux faire pour toi, moi ?

IRENE

Tout ! Tu peux me sauver...

JACQUES

Mais, comment ?

IRENE

Tu es le seul qui puisse me sauver...

JACQUES

Pourquoi moi ?

IRENE

Parce que tu m'aimes...

JACQUES

Mais c'est justement pour ça que je ne peux rien ! Dès que je te verrais souffrir, je serais désarmé ! On ne prend pas comme garde-malade un homme qui vous aime !

IRENE

... Pas comme garde-malade...

JACQUES

Comme quoi alors ?

IRENE, *sans le regarder.*

Jacques... veux-tu que je t'appartienne ?

JACQUES

Irène !

IRENE

Veux-tu ?

JACQUES

Assez ! Tais-toi !

IRENE

Pourquoi ?

JACQUES

Alors, c'est ça... c'est ça, que tu es venue m'offrir ?

IRENE, *baissant la tête.*

Oui.

JACQUES

Ma pauvre Irène.

IRENE

Tu ne veux pas ?

JACQUES

Mais, je t'aime, moi ! Tu ne comprends pas ce que ça veut dire ?

IRENE

Mais si...

JACQUES, *violemment.*

Tu m'offres ton corps, ton pauvre corps en gage, n'est-ce pas ? Tu veux te donner à moi pour pouvoir dire à cette femme...

IRENE, *dans un cri.*

Jacques !

JACQUES, *même jeu.*

Eh bien, oui, je sais, j'ai deviné, là !... Tu veux, n'est-ce pas, lui dire que tu t'es donnée à un homme, pour qu'après cela elle te laisse tranquille ?... Mais moi, moi, ce n'est pas ton corps que je veux ! C'est toi, toi tout entière, comprends-tu ?... Est-ce que tu peux me donner ça, dis ? Est-ce qu'on peut donner ça à un être qu'on n'aime pas ?... Car, enfin, tu ne m'aimes pas, n'est-ce pas ? Tu ne m'aimes pas ?

IRENE, *avec désespoir.*

Mais je voudrais tant t'aimer !... (*Elle s'abat sur sa poitrine, en sanglotant.*)

JACQUES, *bouleversé.*

Mon pauvre petit.

IRENE, *à travers ses larmes.*

Tu crois que je ne sais pas ce que serait le bonheur pour moi ?... Je le sais bien, va, que ma place, ma vraie place, c'est là, contre ton épaule !... Pourquoi ne veux-tu pas m'y laisser ?

JACQUES

Oh ! Irène... c'est trop affreux ce que tu me demandes !

IRENE

Pourquoi ?... Peut-être que je t'aimerais ?

JACQUES

Après, n'est-ce pas ?... Non, mon pauvre petit...

IRENE

Pourtant, tu me l'as dit une fois...

JACQUES

Ah ! parce qu'à ce moment-là je croyais qu'il n'y avait que ton orgueil entre nous. Je ne savais pas encore tout ce qui nous séparait !

IRENE

Mais quand tu m'auras guérie ?

JACQUES

Tu crois donc que je pourrais te guérir ?

IRENE

Oui, si tu es très bon, très indulgent, si tu as un peu de patience...

JACQUES

Je t'aime trop pour ça, vois-tu !

IRENE

Alors... tu me repousses ?... C'est vrai, Jacques ?... Qu'est-ce que je vais devenir !

JACQUES

Pense à ce que je deviendrais, moi. Tu m'as déjà fait tant de mal !

IRENE

Mais c'est fini, je ne t'en ferai plus ! Comment pourrais-je te faire du mal à toi qui m'auras sauvée !

JACQUES

Qu'est-ce que ça prouve ?

IRENE

Jacques, regarde-moi ! Regarde dans mes yeux ! Tout ce qu'un homme peut attendre de la femme qu'il aime, je te le donnerai !

JACQUES, *troublé.*

Ne me tente pas, Irène ! J'ai rêvé trop longtemps à cette minute-là. Prends garde.

IRENE

Eh bien, elle est arrivée... Prends-moi dans tes bras. Je suis à toi, Jacques...

JACQUES

Tu ne sais pas à quoi tu t'engages !

IRENE

Si.

JACQUES

Il est encore temps... Tu peux encore t'en aller...

IRENE

Je n'ai pas peur.

JACQUES

Tu le veux ? Tu es sûre que tu le veux ?

IRENE

Oui.

JACQUES, *l'attirant contre lui.*

Irène ?... C'est vrai ?... (*Il se penche vers ses lèvres. Devant ce visage d'homme, bouleversé de désir, elle a un brusque mouvement de recul. Il la lâche.*) Tu vois ?

IRENE

Si... Si... Pardon ! *(Et c'est elle, cette fois, qui lui tend ses lèvres. Puis, à bout de nerfs, elle laisse aller sa tête contre l'épaule de Jacques, lutte encore un instant et fond en larmes.)*

JACQUES, désespéré.

Oh !...

IRENE

Non ! Non !... Ne fais pas attention... Ce n'est rien... C'est fini !... Tu me garderas ?

JACQUES

J'essaierai.

### ACTE TROISIEME

Même décor qu'à l'acte précédent.

Jacques, seul, assis dans un fauteuil, les mains derrière la tête, fume et songe. Georges, le valet de chambre, paraît au fond, portant une lettre qu'il présente à Jacques. Celui-ci regarde l'enveloppe et paraît surpris.

---

JACQUES

Qui a apporté cette lettre ?

GEORGES

Une femme de chambre, Monsieur. Elle attend la réponse. *(Il remonte et s'arrête auprès de la porte. Jacques ouvre la lettre, la lit. Après quelques instants de réflexion, il se lève, va s'asseoir à son bureau, prend une feuille de papier et commence à écrire.)*

JACQUES

Pour quelle heure Madame a-t-elle demandé la voiture ?

GEORGES

Pour trois heures, Monsieur. *(Jacques regarde l'heure, achève sa lettre, puis la glisse dans une enveloppe et la tend à Georges.)*

JACQUES

Voilà. *(Georges sort. Jacques reprend la lettre qu'il a reçue, la parcourt de nouveau du regard, puis l'approche de son nez, en respire le parfum et sourit. Irène paraît à gauche. Elle a un chapeau, elle est prête à sortir. Elle tient à la main une liasse d'échantillons d'étoffe pour ameublement.)*

IRENE

Tu ne m'as pas dit ce que tu préférerais dans ces échantillons. Ca... ça... ou ça ?...

JACQUES

C'est pour ta chambre. Choisis toi-même.

IRENE

Mais je veux que ça te plaise.

JACQUES

Ca me plaira du moment que tu l'auras choisi.

IRENE

Tu peux bien me dire ce que tu préfères ?

JACQUES

Puisque je t'approuve d'avance.

IRENE

Que tu es ennuyeux !

JACQUES

Tu vas faire des courses ?

IRENE

Oui, il faut que je passe chez le tapissier, chez le peintre, et j'ai rendez-vous à trois heures et demie à l'atelier d'Apraxine pour revoir cette petite étude que j'ai trouvée si jolie l'autre jour. Tu ne veux pas venir avec moi ?

JACQUES

Je ne peux pas.

IRENE

Il faudrait pourtant que tu viennes la voir.

JACQUES

Pourquoi faire ?

IRENE

Je ne vais pas acheter un tableau de ce prix-là sans que tu l'aies vu.

JACQUES

Tu n'as pas besoin de mon avis. Je n'y connais rien en peinture. Si cette étude te plaît, achète-la, voilà tout.

IRENE

Tu ne peux pas venir, vraiment ? Je repasserais te chercher avec la voiture. Ca te prendrait vingt minutes en tout.

JACQUES

Je ne peux pas, je te le répète. J'attends quelqu'un.

IRENE

Qui ?

JACQUES

Ah ! voilà... une visite.

IRENE

A quelle heure ?

JACQUES

A trois heures et demie.

IRENE



Et ce sera long cette visite ?

JACQUES

Ca, je n'en sais rien. (*Sonnerie de téléphone. Il prend l'appareil.*)  
Allo !... De la part de qui ?... Ah ! bien, restez à l'appareil. (*A Irène.*)  
Apraxine veut te dire un mot.

IRENE, à l'appareil.

Allo !... Bonjour, cher monsieur... Mais non, je n'ai pas oublié... Eh bien, à trois heures et demie, comme c'était convenu... Entendu !... Comment ?... Non, il est désolé et vous prie de l'excuser, mais il a un rendez-vous et ne pourra pas venir... C'est cela, à tout à l'heure ! (*Elle raccroche.*) Il me demande d'être exacte parce qu'il a à sortir. (*Un temps.*) Alors ?

JACQUES

Alors quoi ?

IRENE

C'est vrai que je peux l'acheter si je la trouve aussi jolie, ma petite étude ? Tu me permets ?

JACQUES

Mais oui.

IRENE

Tu es gentil, merci. Je crois que c'est une bonne affaire, tu sais.  
Apraxine vend ses moindres bouts de toile 25 000 francs et il me la laisse à 15 000 parce que c'est moi.

JACQUES

Allons, tant mieux !

IRENE

Pourvu que ça te plaise, par exemple ! Je te préviens que c'est très moderne. Tu vas peut-être trouver ça affreux...

JACQUES

Mais non. A quelle heure rentreras-tu ?

IRENE

Oh ! pas tard. Je passerai chez le libraire pour faire envoyer des livres à Gisèle qui m'écrit qu'elle n'a plus rien à lire. Et c'est tout. Je reviendrai goûter ici.

JACQUES

Si par hasard la personne que j'attends était encore là quand tu rentreras, je te demande de ne pas entrer.

IRENE

Mais naturellement, cela va de soi.

JACQUES

Je préfère que vous ne vous rencontriez pas.

IRENE

Ah ? Pourquoi ?

JACQUES

Je pense que cela ne vous serait agréable ni à l'un ni à l'autre.

IRENE

Ah ! (*Un temps.*) On ne peut pas savoir qui c'est, non ?

JACQUES

Ca t'intéresse ?

IRENE

Dame, après ce que tu viens de dire...

JACQUES

C'est une très gentille femme, envers qui je me suis bien mal conduit.

IRENE, *cherchant.*

Une femme envers qui.... Madame Meillant ?

JACQUES

Elle-même.

IRENE

Non ?... Que c'est drôle !

JACQUES

N'est-ce pas ?

IRENE

Elle vient te voir ?

JACQUES

Je lui ai donné rendez-vous. Viendra-t-elle ? Je n'en suis pas sûr.

IRENE

Mais pourquoi lui as-tu donné rendez-vous ?

JACQUES

Tiens. (*Il lui tend la lettre qu'il a reçue.*)

IRENE, *après avoir lu.*

Qu'est-ce que c'est que ces lettres dont elle parle ?

JACQUES

Les lettres qu'elle m'a écrites lorsque... enfin, l'année dernière.

IRENE

Tu ne lui avais pas rendues ?

JACQUES

Non. Nous avons quitté Paris si vite, il y a un an, que je n'ai eu le temps de rien faire et, depuis notre retour, je n'y ai plus pensé.

IRENE, *souriant.*

Pauvre femme !

JACQUES

Ce ne t'est pas désagréable que je la reçoive ici ?

IRENE

Mais non, voyons, pas du tout.

JACQUES

C'est ce que je pensais.

IRENE

Pourquoi cela me serait-il désagréable ?

JACQUES

Il n'y a aucune raison, en effet.

IRENE

J'ai confiance en toi.

JACQUES

Bien sûr !

IRENE

Je suppose que si tu la fais venir ici, c'est parce que tu veux lui remettre ses lettres à elle-même, en mains propres, et tu as raison.

JACQUES

Naturellement.

IRENE, *le regardant.*

Qu'est-ce que tu as ?

JACQUES

Rien.

IRENE

Tu as l'air fâché que je prenne aussi bien la chose !

JACQUES

Moi ? Je suis ravi, au contraire !

IRENE

Quoi ? Tu voudrais que je sois jalouse ?

JACQUES

Je te répète que je suis ravi.

IRENE

Je n'ai aucune raison d'être jalouse, voyons !

JACQUES

Ah ! non, ça... aucune !

IRENE

Alors ?

JACQUES

La jalousie, dans ton cas, ce serait vraiment du luxe.

IRENE

Qu'est-ce que ça veut dire ?

JACQUES

Tout simplement que si c'est la chose du monde la plus naturelle quand on aime, ce serait complètement ridicule et incompréhensible quand on n'aime pas, voilà tout.

IRENE

Alors, je ne t'aime pas ?

JACQUES

Naturellement que tu ne m'aimes pas.

IRENE, *haussant les épaules.*

C'est ridicule !

JACQUES

Qu'est-ce qui est ridicule ?

IRENE

De dire ça.

JACQUES

Mais non, pourquoi ?

IRENE

Enfin, qu'est-ce que tu me reproches ?

JACQUES

Mais je ne te reproche rien ! Rien du tout.

IRENE

Tu as à te plaindre de moi ?

JACQUES

Mais non ! Va donc faire tes courses ! Va, je t'en prie !

IRENE

Non. Expliquons-nous. Je préfère.

JACQUES

A quoi bon ? C'est tellement inutile !

IRENE

Si je t'ai déçu de quelque façon, dis-le.

JACQUES

Du tout.

IRENE

Est-ce que je ne fais pas tout ce que je peux pour que tu sois heureux ?

JACQUES

Tout ce que tu peux.

IRENE

Est-ce que j'ai une autre préoccupation que celle-là, ton bonheur, depuis que je suis ta femme ? Est-ce que ma vie a un autre but ? Est-ce qu'avant d'entreprendre quoi que ce soit je ne me demande pas toujours si tu seras content, si tu m'approuveras !

JACQUES

Même pour choisir la tenture de ta chambre, c'est exact.

IRENE

Ne te moque pas de moi, veux-tu ?

JACQUES

Mais je ne me moque pas de toi. Tu es une épouse attentionnée, dévouée et fidèle. Qu'est-ce que je peux demander de plus ? Si je ne suis pas content comme ça, il faut que je sois rudement difficile !

IRENE, *le regardant.*

Je ne comprends plus, Jacques.

JACQUES

Mais je le sais bien ! C'est pour ça que cette explication ne sert à rien.

IRENE, *après un temps.*

Alors... tu n'es pas heureux ?

JACQUES

En tout cas, ce n'est pas ta faute, et je n'ai aucun reproche à t'adresser, je le répète !

IRENE, *avec lassitude.*

Mais qu'est-ce qu'il faut faire, alors ?

JACQUES

Rien. Il n'y a rien à faire.

IRENE

Tu as pourtant toutes mes pensées ! Tu le sais, cela, n'est-ce pas ?

JACQUES

Ah ! non, par exemple ! Je n'en sais rien du tout !

IRENE

Tu ne le sais pas ?

JACQUES

Comme veux-tu que je connaisse tes pensées ? Elles sont à toi, d'ailleurs. Les pensées de chaque être lui appartiennent et les tiennes ne me regardent pas.

IRENE

Mais je ne te cache rien ! Rien dont tu doives te tourmenter, je te le jure.

JACQUES

Ca... (*Geste.*)

IRENE

Tu ne me crois pas ? Eh bien, interroge-moi, alors. J'aime encore mieux ça.

JACQUES

Oh ! non, non... Surtout pas ça ! Laissons dans l'ombre ce qui est fait pour l'ombre !

IRENE

Si ! Puisque nous en sommes là, je veux que tu m'interroges ! ... Peut-être que tu verras combien tu es injuste, quand tu sauras tout.

JACQUES

Ah ? Il y a donc des choses à savoir ?

IRENE

Des choses qui ne peuvent que te rassurer.

JACQUES

Parle. Je t'écoute. (*Un temps.*) Tu l'as revue ?

IRENE

Tu es fou !

JACQUES

Elle t'a téléphoné ?

IRENE

Non.

JACQUES

Écrit ?

IRENE

Oui.

JACQUES

Quand ?

IRENE

Un peu après notre retour. (*Un temps.*) Deux fois.

JACQUES

Où sont ces lettres ?

IRENE

Je les ai renvoyées sans les ouvrir.

JACQUES

Sans les ouvrir ?

IRENE

Je te le jure.

JACQUES

Comment les as-tu renvoyées ?

IRENE

Par la personne qui les avait apportées.

JACQUES

Mais comment ne l'ai-je pas su, moi ?

IRENE

Tu n'étais pas là. Tu venais de sortir.

JACQUES

Les deux fois ?

IRENE

Oui.

JACQUES

On avait probablement attendu mon départ pour te les apporter !

IRENE

C'est possible. Je ne sais pas.

JACQUES

Alors, tu n'as pas idée de ce qu'elle te voulait ?

IRENE

Oh !... me revoir, sans doute.

JACQUES

Qu'est-ce qui te le fait croire ?

IRENE

Je l'ai supposé.

JACQUES

C'est tout ?

IRENE

Non.

JACQUES

Quoi d'autre ?

IRENE

Quelques jours après la seconde lettre, dans la rue, sa femme de chambre m'a parlé.

JACQUES

Ah ! bon... parfait !

IRENE

Ce n'était pas... elle, qui l'envoyait.

JACQUES, *ironique.*

Vraiment ?

IRENE

Non. Elle était très malade.

JACQUES, *même jeu.*

Tiens !



IRENE

Il y a longtemps qu'elle est malade. Elle venait d'avoir une rechute. Elle avait eu le délire toute la nuit. Il paraît... qu'elle m'avait appelée plusieurs fois... Alors, dans son affolement, cette fille, qui lui est très attachée, avait cru bien faire en venant me prévenir.

JACQUES

Et alors ? Qu'est-ce que tu as fait ?

IRENE

Rien.

JACQUES

Rien ?

IRENE, *secouant la tête, puis :*

J'ai seulement demandé à la femme de chambre de m'apporter des nouvelles, le lendemain. Le lendemain, les nouvelles étaient meilleures. Je lui ai dit de ne pas revenir.

JACQUES, *après un temps.*

Et puis ?

IRENE

C'est tout.

JACQUES

Tu le jures ?

IRENE

Oui.

JACQUES

Pourquoi ne me l'as-tu pas dit plus tôt ?

IRENE

Je ne voulais pas t'inquiéter, inutilement. Nerveux comme tu l'es, j'étais sûre que tu te serais tourmenté, malgré tout ce que j'aurais pu te dire. J'avais décidé d'attendre encore quelques jours pour te mettre au courant.

JACQUES

Pourquoi quelques jours ?

IRENE

Elle va aller passer plusieurs mois en Suisse pour se soigner. Je voulais qu'elle fût partie.

JACQUES

Qui t'a dit qu'elle partait ? La femme de chambre ?

IRENE

Oui. (*Un temps.*) Est-ce que tu es un peu rassuré maintenant ?

JACQUES, *la regardant.*

Je n'étais pas inquiet.

IRENE

Tu vois que tu peux avoir confiance en moi ?

JACQUES

Mais j'ai toujours eu confiance en toi, Irène. Je n'ai jamais douté que tu agirais, le moment venu, comme tu as agi. Tu t'étais engagée, en m'épousant, à ne jamais revoir cette femme. J'étais sûr que tu ne la reverrais pas.

IRENE

Alors, qu'est-ce qui te préoccupe ? Pourquoi n'es-tu pas heureux ?

JACQUES

Est-ce que tu es heureuse, toi ?

IRENE

Moi. (*Un temps.*) Mais oui, je suis heureuse.

JACQUES

Allons donc !

IRENE

Mais je t'assure, Jacques ! Est-ce que je n'ai pas tout pour être heureuse ? Nous sommes riches, nous nous entendons bien, tu es la bonté et la générosité même pour moi. Que pourrais-je souhaiter d'autre ?

JACQUES

Pourquoi essaies-tu de me faire croire qu'il ne te manque rien ?

IRENE

Mais parce que c'est vrai !

JACQUES

Non, ce n'est pas vrai !... Tu n'as pas trente ans et je n'en ai pas trente-cinq. Le bonheur, à cet âge-là, ne réside pas dans une existence confortable avec collier de perle et automobile. C'est beaucoup trop tôt. Il te manque d'aimer, Irène, comme il me manque à moi d'être aimé, voilà.

IRENE

Qu'est-ce que tu veux que je te réponde ? Tu t'es mis dans la tête que je ne t'aimais pas...

JACQUES

Ah ! Si tu savais quel mal j'ai eu à me mettre ça dans la tête, les espoirs imbéciles par où j'ai passé avant d'en arriver là ! Tous les ersatz de l'amour, depuis la tendresse, l'amitié, jusqu'au plus triste de tous, la docilité, je m'y suis accroché, désespérément ! Sur un mot de toi, une attitude que j'interprétais selon mon désir, je reprenais confiance, je recommençais à croire au bonheur possible. Mais maintenant toutes ces illusions-là sont usées, elles ne peuvent plus servir. Je sais que je ne peux rien sur toi. Je suis aussi incapable de te rendre heureuse que de te rendre malheureuse... Ah ! si je pouvais seulement te faire souffrir !

IRENE

Tu le peux.

JACQUES

Comment ?

IRENE

En continuant à dire ces folies.

JACQUES

Oh ! je t'en prie, Irène. Tu sais aussi bien que moi que ce ne sont pas des folies. A quoi ça sert-il de te boucher les yeux ? Tiens, sais-tu pourquoi j'ai donné rendez-vous à cette femme, tout à l'heure, à cette femme qui a été ma maîtresse, qui m'a aimée et que j'ai fait souffrir, elle, tu entends ?

IRENE

Mais oui, Jacques.

JACQUES

Eh bien, c'est pour voir l'effet que cela te ferait, si tu protesterais, si tu serais inquiète... Cela t'a fait rire. Voilà tout le résultat que j'ai obtenu.

IRENE

Tu voulais que je pleure ?

JACQUES

Je voulais voir jusqu'où allait ton indifférence.

IRENE

Est-ce ma faute si je crois que tu m'aimes et si je n'ai pas peur que tu me trompes avec une autre ?

JACQUES

Si tu m'aimais, tu en aurais peur... Mais la vérité, c'est que cela te serait parfaitement égal.

IRENE

Ce n'est pas vrai !

JACQUES

Mais si.

IRENE

Ca me ferait beaucoup de peine !

JACQUES

Beaucoup de peine ?

IRENE

Certainement !

JACQUES

Et en quoi consisterait cette peine, dis-moi.

IRENE

Comment veux-tu que je te le dise ? Je ne sais pas, moi !

JACQUES

Essaie d'imaginer.

IRENE

Je serais très déçue... très attristée... Il me semble qu'après cela, je n'aimerais plus être dans tes bras, comme avant... voilà.

JACQUES, *la regardant tristement.*

Ah ? Comme avant ?...

IRENE

Oui.

JACQUES

Tu aimes donc tant que ça être dans mes bras ? Dis !

IRENE, *elle baisse la tête.*

Mais... oui.

JACQUES

Mon pauvre petit... tu crois donc que je suis aveugle ?

IRENE, *après un temps, avec effort.*

Est-ce que... j'ai jamais refusé ?

JACQUES

Tu as eu beaucoup de courage.

IRENE

Je croyais te rendre heureux... c'était suffisant.

JACQUES

On ne rend pas heureux à si bon compte.

IRENE

Je regrette.

JACQUES

Aimer, vois-tu, c'est autre chose que ça !

IRENE

Tout ce que je pouvais donner, je te l'ai donné... Si ça ne te suffit pas...

JACQUES

Non.

IRENE

Alors, adresse-toi ailleurs, voilà tout.

JACQUES

Tu voudrais bien, n'est-ce pas ? Quelle délivrance, ce jour-là !

IRENE

Oh ! écoute, Jacques, ça suffit ! (*Un temps.*) D'ailleurs... (*Elle regarde sa montre.*) Il est tard et il faut que je parte. (*Elle remonte.*)

JACQUES

Irène ?

IRENE

Quoi ?

JACQUES

Viens.

IRENE

Qu'est-ce que tu veux ?

JACQUES

Pardonne-moi. Je n'ai pas voulu... te blesser. Si je l'ai fait, eh bien, je t'en demande pardon.

IRENE, *revenant vers lui.*

Pourquoi es-tu si injuste ?

JACQUES

Qu'est-ce que tu veux... je ne peux pas me résigner !

IRENE

Mais te résigner à quoi ? A ce que je ne t'aime pas ? Mais je t'aime, voyons ! Tu es tout ce que j'admire, tout ce qui me plaît, tout ce que je respecte au monde !

JACQUES, *mélancolique.*

Oui, je suis tout cela, c'est vrai.

IRENE

Eh bien, crois-tu que beaucoup de femmes peuvent en dire autant de leur mari ?

JACQUES, *même jeu.*

Je n'en demandais pas tant, non plus.

IRENE

Est-ce que j'aime quelqu'un d'autre que toi ? Non, n'est-ce pas ? Alors ?... Si on t'avait dit, il y a un an, que tu occuperais la première place et la seule place dans ma vie, n'aurais-tu pas été heureux ?

JACQUES

Evidemment...

IRENE

Crois-tu que tu n'as pas fait de progrès dans mon cœur depuis le soir où je suis venue ici te demander de me recueillir, de me garder là, contre ton épaule ?... Tu te souviens de ce soir-là ?

JACQUES

Oui.

IRENE, *souriant.*

Et trois semaines plus tard, à Montcel, le discours du maire et la petite chapelle où il faisait si froid ! tu t'en souviens aussi ?

JACQUES

Oui.

IRENE

Regrettes-tu ce qui s'est passé ce jour-là ?

JACQUES

Et toi ?

IRENE

Mais non !

JACQUES

C'est déjà quelque chose.

IRENE

Alors... embrasse-moi !

JACQUES

Tu veux ?

IRENE

Mais oui, je veux. (*Il la prend dans ses bras et la tient un instant, immobile, la contemplant. A ce moment, elle avise sur le bureau une petite pendule et se penche pour voir l'heure qu'il est.*) Comment ? C'est l'heure, ça ? Elle va bien la pendule ?

JACQUES

Oui.

IRENE

Trois heures trente-cinq, déjà ! Mais ma montre retarde, alors ! Oh ! quel ennui, je ne vais même pas avoir le temps de passer chez le tapissier !... (*Il la lâche.*) Vite, mon chéri !

JACQUES

Quoi ?

IRENE

Eh bien, tu ne m'embrasses pas ?

JACQUES

Non, tu es déjà en retard.

IRENE

Mais ça ne fait rien.

JACQUES

Tu es bête ! C'est parce que j'ai dit !...

JACQUES

Va... Va... (*Il lui tourne le dos et s'éloigne.*)

IRENE

Que tu es susceptible, mon Dieu !

JACQUES

Mais va donc !

IRENE, *elle soupire, puis :*

A tout à l'heure, alors ?

JACQUES

C'est ça. (*Irène remonte. Au moment de sortir, elle se retourne.*)

IRENE

J'espère que tu ne vas pas faire la cour à cette femme ?

JACQUES

Merci d'y avoir pensé.

IRENE

Tu me le promets, n'est-ce pas ?

JACQUES

Mais oui, mais oui. (*Irène sort. Jacques s'assied, la figure amère. Au bout d'un assez long moment, il voit la lettre de Françoise, restée sur son bureau, la prend, la met dans sa poche, se lève, va ouvrir un secrétaire et prend une enveloppe assez épaisse qu'il rapporte à son bureau où il en vide le contenu : des lettres. Il en tire une au hasard. A ce moment, coup de sonnette. Il remet les lettres dans l'enveloppe qu'il range dans un tiroir. Georges paraît.*)

GEORGES

Madame Meillant.

JACQUES

Faites-la entrer. (*Un instant après, Georges introduit Françoise et disparaît.*) Bonjour, Françoise. Vous êtes gentille d'être venue. (*Il lui baise la main.*)

FRANCOISE

Oh ! Je suis venue chercher mes lettres, vous savez ? N'allez pas imaginer autre chose.

JACQUES

Mais je n'imagine rien du tout. J'ai le droit de vous remercier d'être venue, non ?

FRANCOISE

Pourquoi n'avez-vous pas donné les lettres à ma femme de chambre, comme je vous le disais dans mon petit mot ? C'était beaucoup plus simple.

JACQUES

Je préférerais vous les remettre de la main à la main. Cela me semblait plus sûr. Et puis, pourquoi ne pas le dire : j'avais envie de vous revoir.

FRANCOISE

Vraiment ? Et vous ne vous êtes pas demandé si moi j'avais envie de vous revoir, vous ?

JACQUES

J'ai pensé que si cela vous était trop désagréable, vous ne viendriez pas.

FRANCOISE



Je voulais mes lettres, je viens de vous le dire. Vous n'avez pas l'air de vous douter qu'il y a un an que je les attends.

JACQUES

Elles étaient ici et moi, je faisais le tour du monde. A moins de revenir spécialement du Japon pour les chercher...

FRANCOISE

Vous auriez pu me les renvoyer avant de partir.

JACQUES

Je n'ai pas eu le temps.

FRANCOISE

Il est vrai que vous êtes parti d'une façon si précipitée.

JACQUES

Très précipitée, en effet. Mais enfin, vous n'étiez pas inquiète pour vos lettres ? Elles étaient en sûreté vous savez ?

FRANCOISE

Ah ? Vous trouvez ? Et s'il avait pris fantaisie à votre femme de fouiller dans vos tiroirs ?

JACQUES

Oh ! Tout à fait invraisemblable.

FRANCOISE

On croit toujours ça. Mais ce sont tout de même des choses qui arrivent.

JACQUES

Pas ici.

FRANCOISE

Elle n'est pas jalouse, votre femme ?

JACQUES

Du tout.

FRANCOISE

Vous avez bien de la chance !... Elle n'est pas là, j'espère ?

JACQUES

Non, elle vient de sortir.

FRANCOISE

C'est encore heureux. (*S'approchant du bureau.*) C'est elle, cette photo ?

JACQUES

C'est elle.

FRANCOISE

Mes compliments.

JACQUES

Merci.

FRANCOISE

Pourquoi ne m'aviez-vous pas dit la vérité la dernière fois que je suis venue ici ?

JACQUES

La vérité ?

FRANCOISE

Eh bien, oui : que vous alliez vous marier. J'aurais préféré ça, vous savez ? C'était plus correct. Et puis, au moins, c'était une raison.

JACQUES

Je ne vous l'ai pas dit parce que je n'en savais rien.

FRANCOISE

Vous n'en saviez rien ?

JACQUES

Non.

FRANCOISE

Et trois semaines plus tard les journaux annonçaient que vous étiez marié !

JACQUES

Oui.

FRANCOISE

Vous n'avez pas perdu de temps, alors !...

JACQUES

Quand ces choses-là sont une fois décidées...

FRANCOISE

C'est une amie d'enfance, n'est-ce pas ?

JACQUES

C'est même une cousine.

FRANCOISE

Germaine ?

JACQUES

Non.

FRANCOISE

Ca vaut mieux !... Et, naturellement, vous vous aimez depuis toujours ?

JACQUES

Mon Dieu...

FRANCOISE

Oh ! Vous pouvez me le dire, à présent ! D'ailleurs je ne sais pas pourquoi je vous le demande : ça m'est parfaitement égal !

JACQUES

Alors...

FRANCOISE

Donnez-moi mes lettres, voulez-vous ?

JACQUES

Vous êtes si pressé de les avoir ?

FRANCOISE

Oui.

JACQUES

Pourquoi ?

FRANCOISE

Parce que.

JACQUES

Je ne vous réclame pas les miennes, moi !

FRANCOISE

Oh ! Il y a longtemps que je les ai brûlées !

JACQUES

C'est vrai ?

FRANCOISE

Pour ce qu'il y en avait !... Et pour ce qu'elles contenaient !

JACQUES

Ce n'est tout de même pas gentil de les avoir brûlées !

FRANCOISE

Pourquoi les aurais-je conservées ?

JACQUES

Pour les relire de temps en temps.

FRANCOISE

J'avais autre chose à faire.

JACQUES

Ah !

FRANCOISE

Et puis, vous oubliez que j'ai un mari et un mari jaloux.

JACQUES

Non ?

FRANCOISE

Mais parfaitement !

JACQUES

Comment va-t-il ?

FRANCOISE

Il va bien. Il est à la chasse, en Sologne.

JACQUES

Heureux homme !

FRANCOISE

Oh ! Ne plaisantez pas. Je l'aime infiniment et je ne voudrais pour rien au monde lui faire de la peine !

JACQUES

Mais, j'en suis sûr !

FRANCOISE

Jacques... mes lettres !

JACQUES

Pas tout de suite ! Attendez un peu ! Nous avons des tas de choses à nous dire, avant !

FRANCOISE

Nous n'avons absolument rien à nous dire. De plus, votre femme peut rentrer d'un instant à l'autre et je ne tiens pas plus à la voir qu'elle sans doute à me rencontrer.

JACQUES

Asseyez-vous. Elle ne reviendra pas avant une heure au plus tôt. Et, elle n'entrera même pas dans cette pièce.

FRANCOISE

Qu'est-ce que vous en savez ?

JACQUES

Je lui ai dit que je vous attendais.

FRANCOISE

Vous lui avez dit ?

JACQUES

Oui.

FRANCOISE

Et elle a accepté ?

JACQUES

Mais oui.

FRANCOISE

Mâtin !... Vous l'avez bien dressée !

JACQUES

Alors, asseyez-vous et racontez-moi.

FRANCOISE

Que je vous raconte ?

JACQUES

Oui, tout... depuis un an.

FRANCOISE

Mais, je n'ai rien à vous raconter.

JACQUES

Allons donc !

FRANCOISE

Qu'est-ce que vous voulez savoir ?

JACQUES

Qui vous aimez.

FRANCOISE

Ca, mon petit Jacques, si on vous le demande...

JACQUES

Qu'est-ce que ça vous fait ? Je vous promets que je ne le dirai à personne... Est-ce que... Moreuil ?

FRANCOISE

Jacques, vous m'ennuyez.

JACQUES

Sérieusement ?... Moreuil ?... Oh ! Mais il est très mal !... (*Il la regarde. Elle ne bronche pas.*) Non. Vous n'avez pas protesté. Ce n'est pas Moreuil. Alors qui ?

FRANCOISE

Dieu, que vous m'agacez ! (*Elle rit.*)

JACQUES

Ah ! Vous riez... c'est gentil.

FRANCOISE

Je ris parce que vous m'énervez. Mais je vous assure que je n'en ai pas envie.

JACQUES

Il faut rire. Ca vous va très bien. Vous êtes charmante quand vous riez.

FRANCOISE

Je ne tiens pas à être charmante.

JACQUES

Quelle blague !

FRANCOISE

Vous vous figurez que ça m'intéresse de vous plaire, maintenant ?

JACQUES

Oh ! Je ne dis pas que ça vous intéresse spécialement, mais enfin, à tout prendre, vous aimez autant que je vous trouve jolie. Eh bien, je vous trouve jolie, très jolie, plus jolie même que je ne me souvenais. Vous étiez aussi jolie que ça, autrefois ?

FRANCOISE

Jacques, je vous prie de me donner mes lettres et de me laisser m'en aller.

JACQUES

Je vous les donnerai si vous me dites qui vous aimez.

FRANCOISE

Mais je n'aime personne !

JACQUES

Personne ?

FRANCOISE

J'aime mon mari.

JACQUES

Vous n'aimez personne, Françoise ?...

FRANCOISE

Non, là !

JACQUES

C'est vrai ?

FRANCOISE

Oh !... Je vous le dirais... Pourquoi pas ?

JACQUES, *pensif, la regardant.*

Françoise ?...

FRANCOISE

Quoi ?

JACQUES

Si vous n'aimez personne, vous ne voudriez pas... essayer de m'aimer un peu, moi ?

FRANCOISE

Vous ? Ah ! non, par exemple.

JACQUES

Pourquoi ?

FRANCOISE

Merci bien !

JACQUES

Vous avez conservé un si mauvais souvenir de moi ?

FRANCOISE

Ah ! oui.

JACQUES

A ce point-là ?

FRANCOISE

A ce point-là, oui.

JACQUES

Pourtant, nous ne nous étions pas mal quittés, il me semble ? En somme, c'est vous qui avez pris l'initiative de la séparation ?...

FRANCOISE

Il était temps, je crois ?

JACQUES

Je me souviens même que vous m'aviez dit des choses charmantes, en partant.

FRANCOISE

On a sa coquetterie, mon cher ! Vous ne pensiez pas que j'allais sangloter devant vous ? J'ai tenu bon jusqu'à ce que j'aie trouvé un taxi. Mais là, par exemple...

JACQUES, *touché*.

C'est vrai ?

FRANCOISE

Oh ! Et puis beaucoup d'autres jours après celui-là !

JACQUES

Non ?

FRANCOISE

Mais oui ! Je reconnais que c'était complètement ridicule, mais que voulez-vous, on ne se refait pas !

JACQUES, *souriant, ému*.

Ma petite Françoise !...

FRANCOISE

Vous trouvez ça drôle, n'est-ce pas ?

JACQUES

Non, je trouve ça très gentil.

FRANCOISE

Oui, eh bien, moi pas !

JACQUES

Françoise... ma petite Françoise... vous qui savez aimer... aimez-moi encore, je vous en prie !

FRANCOISE

Ah ! non... C'est fini, ça ! Heureusement !

JACQUES, *après un temps*.

C'est dommage...

FRANCOISE

Vous trouvez ?

JACQUES

Oui, c'est dommage... Si vous aviez voulu m'aimer... seulement un tout petit peu... j'aurais pu vous aimer beaucoup, moi !



FRANCOISE

Vous ?

JACQUES

Oui.

FRANCOISE

Vous, aimer ? Mais, mon pauvre Jacques, vous ne savez même pas ce que c'est !

JACQUES

Vous croyez ?

FRANCOISE

J'en suis sûre. L'amour, pour vous, c'est un jeu assez amusant. Et encore, pas toujours. Il n'y a guère qu'un moment qui vous amuse... n'est-ce pas ?

JACQUES

Comme si ce moment-là ne contenait pas tous les autres...

FRANCOISE

Il a son importance, mais on le paie trop cher avec vous !... Ce n'est pas votre faute : vous êtes né inconstant.

JACQUES

Je suis né fidèle, Françoise !

FRANCOISE

Fidèle à qui ?

JACQUES, *après un temps.*

A vous, si vous le voulez bien.

FRANCOISE

Et votre femme, qu'est-ce que vous en faites ? Elle ne vous suffit déjà plus ?

JACQUES

Voulez-vous que nous n'en parlions pas ?

FRANCOISE

Pauvre petite ? Comme je la plains !

JACQUES

Elle n'est pas à plaindre.

FRANCOISE

Un an ! Même pas : onze mois ! Il y a onze mois que vous l'avez épousée, et vous voilà déjà en quête d'une aventure !... Oh ! d'ailleurs, j'étais sûre que ça finirait comme ça !

JACQUES

Vraiment ?

FRANCOISE

Quand j'ai lu votre petit mot, tout à l'heure, je n'ai pas eu une minute d'hésitation. A la façon dont vous me demandiez de venir, j'ai tout de suite compris ce que vous vouliez.

JACQUES

Et vous êtes tout de même venue ?

FRANCOISE

A cause de mes lettres.

JACQUES

C'est vrai, pardon !

FRANCOISE

Mais j'avais bien deviné, allez, que vous songiez beaucoup moins à me les rendre qu'à vois si par hasard, je ne vous aimais pas encore. Je vous connais, Jacques !

JACQUES

Pas très bien.

FRANCOISE

Allons, voyons, c'était si naturel ! Après ce grand voyage qui vous avait occupé, vous êtes rentré à Paris et là, dame, vous avez commencé à vous ennuyer ! La vie conjugale pour un homme comme vous, c'est terriblement monotone, n'est-ce pas ? Alors, vous avez regardé autour de vous pour voir avec qui vous alliez pouvoir vous distraire. Seulement, vous étiez rentré depuis trop peu de temps : vous n'aviez personne sous la main. Là-dessus, ma lettre arrive, juste à point pour que vous vous souveniez de moi. Vous vous dites : « Tiens, cette bonne Françoise !... Au fait, pourquoi pas ?... Elle doit se consumer d'amour pour moi, cette pauvre femme ! Eh bien commençons toujours par celle-là ! » Seulement, vous faisiez fausse route, mon petit Jacques : cette bonne Françoise ne vous aime plus ! Voilà.

JACQUES, *après un temps.*

Alors... Tant pis !

FRANCOISE

Ca vous étonne, n'est-ce pas ?

JACQUES

Quoi ?

FRANCOISE

Qu'on puisse ne pas vous aimer.

JACQUES, *tristement.*

Mais non, Françoise, ça ne m'étonne pas... Ca ne m'étonne pas du tout, je vous assure. C'est dans l'ordre...

FRANCOISE, *après un temps.*

Alors ?

JACQUES

Alors, rien. Je vais vous donner vos lettres. Voilà tout. (*Il va à son bureau, en sort l'enveloppe qui contient les lettres et l'apporte à Françoise.*) Elles y sont toutes.

FRANCOISE, *le regardant.*

Qu'est-ce que vous avez ?

JACQUES

Rien.

FRANCOISE

Pourquoi avez-vous l'air triste, tout d'un coup ?

JACQUES

J'ai l'air triste ?

FRANCOISE

Vous n'allez pas me dire que je vous ai fait de la peine ?

JACQUES

Mais non, Françoise.

FRANCOISE

Alors, qu'est-ce qu'il y a ?

JACQUES

Mais il n'y a rien ! Rien du tout ! Je suis attristé parce que... parce que nous allons nous quitter et que nous ne nous reverrons plus, voilà.

FRANCOISE

Qu'est-ce que ça vous fait ?

JACQUES

Vous me manquerez, Françoise...

FRANCOISE

Je vous ai beaucoup manqué, depuis un an ?

JACQUES

Peut-être...

FRANCOISE

Quelle histoire ! Vous me l'auriez dit !

JACQUES

Comment ?

FRANCOISE

Vous pouviez m'écrire... Je ne vous l'avais pas défendu.

JACQUES

... C'est vrai.

FRANCOISE

Pas un mot... même pas une carte postale... rien ! Et vous voudriez encore que je vous aime ! Je serais vraiment trop bête, avouez-le !

JACQUES

Ce n'est jamais bête d'aimer...

FRANCOISE

De vous aimer, si !

JACQUES

C'est drôle !

FRANCOISE

Qu'est-ce qui est drôle ?

JACQUES

Comme vous me connaissez mal, ma pauvre Françoise ! Vous me voyez tout à l'envers de ce que je suis.

FRANCOISE

Ah !

JACQUES

Je vous assure.

FRANCOISE

A qui la faute, alors ?

JACQUES

Oh ! à moi, je le reconnais.

FRANCOISE

Si vous étiez capable d'aimer, pourquoi ne me l'avez-vous jamais montré ? Pourquoi avez-vous toujours eu l'air de mépriser l'amour que j'avais pour vous ?... Il viendra peut-être un jour où vous regretterez ce temps-là, Jacques !

JACQUES

Mais, soyez tranquille, je le regrette déjà.

FRANCOISE

Non, pas encore. Vous êtes trop jeune. Mais...

JACQUES

Vous ne pouvez pas savoir combien je le regrette, Françoise...

FRANCOISE

C'est vrai ?

JACQUES

Oui.

FRANCOISE, *après un temps, le regardant.*

Vous êtes vraiment l'homme le plus incompréhensible que je connaisse ! Avec vous, les choses arrivent quand on ne les attend plus... et qu'il est trop tard !

JACQUES

Vous êtes sûre ?

FRANCOISE

Quoi ?

JACQUES

Qu'il est trop tard.

FRANCOISE

Mais oui.

JACQUES

Françoise... *(Il lui prend la main.)*

FRANCOISE

Laissez-moi.

JACQUES

Vous êtes sûre qu'il n'y a pas au fond, tout au fond de vous... une petite lueur... qu'on pourrait ranimer... en faisant très attention, en prenant beaucoup de précautions... Dites !

FRANCOISE

Non ! Je ne veux pas ! *(Elle se lève.)*

JACQUES

Tant pis.

FRANCOISE

Où sont mes lettres ?

JACQUES

Par terre. (*Il les ramasse.*)

FRANCOISE

Donnez-les moi.

JACQUES

Voulez-vous me faire un dernier plaisir ?

FRANCOISE

Quoi ?

JACQUES

Puisque c'est fini, puisque nous allons nous dire adieu et que nous ne nous reverrons plus... laissez-moi vous embrasser.

FRANCOISE

Vous êtes fou !

JACQUES

Je vous en supplie. Je voudrais une fois, une seule fois, revoir vos yeux...

FRANCOISE

Mes yeux ?

JACQUES

Oui. Oh ! pas vos yeux de maintenant, pas vos yeux... à tout faire. Mais vos yeux d'autrefois, certains yeux que je connais...

FRANCOISE

Mes yeux qui demandent grâce...

JACQUES, *il s'approche d'elle.*

Oui ! ceux-là ! Je veux les revoir, rien que les revoir !

FRANCOISE

Non.

JACQUES

Après, vous vous en irez. Je ne vous retiendrai pas, je vous le jure !  
Accordez-moi cette joie-là. (*Il veut la prendre dans ses bras.*)

FRANCOISE, *se défendant.*

Non, je ne veux pas !

JACQUES

Je vous en conjure !

FRANCOISE, *suppliante.*

Laissez-moi !

JACQUES

Françoise !

FRANCOISE, *même jeu.*

Laissez-moi ! Je vous en prie !... Je ne veux pas !... (*Plus faiblement.*) Je ne veux pas !... Je ne v... (*Leurs lèvres se joignent. Elle s'abandonne. Le baiser, très long, la laisse anéantie, la tête renversée sur la poitrine de Jacques, les yeux clos.*)

JACQUES, *penché sur elle, la regardant, à mi-voix.*  
Comme c'est beau !

FRANCOISE, *faiblement, sans bouger.*  
Qu'est-ce qui est beau ?

JACQUES

... Une femme !

FRANCOISE, *se dégageant.*

Vous êtes content, n'est-ce pas ? Vous avez ce que vous vouliez ? J'étais à peu près tranquille, je vous avais presque oublié... Il a fallu que je vienne ici pour vous procurer le plaisir de me tourmenter encore !... Ah ! tenez, je ne sais pas ce que je me ferais !... Et je savais ce qui m'attendait ! Je le savais !...

JACQUES, *souriant, allant à elle.*  
Ma chère petite Françoise...

FRANCOISE

Ah ! non, non, ne m'approchez plus, Jacques, je vous en supplie !... Vous avez voulu voir si vous aviez conservé votre pouvoir ! Eh bien, puisque vous l'avez vu, ça doit vous suffire, je pense !

JACQUES

Vous croyez vraiment que ça me suffit ?

FRANCOISE

Vous ne voudriez pas recommencer à me faire du mal ?

JACQUES

Non, Françoise.

FRANCOISE

Alors, donnez-moi mes lettres pour que je puisse m'en aller !

JACQUES

Non.

FRANCOISE

Vous ne voulez pas me les donner ?

JACQUES

J'irai vous les porter chez vous.

FRANCOISE

Non !

JACQUES

Tout à l'heure.

FRANCOISE

Je ne veux pas !

JACQUES

Vers cinq heures, vous serez chez vous ?

FRANCOISE

Non, je n'y serai pas.

JACQUES, *tendrement.*

Si !

FRANCOISE

Chez moi ! Vous êtes fou !

JACQUES

Vous m'avez dit que vous étiez seule à Paris.

FRANCOISE

Mais je ne veux pas que vous veniez !

JACQUES, *la prend par les bras et la force à le regarder.*  
Vous ne voulez pas ?

FRANCOISE, *avec moins d'assurance.*

Non...

JACQUES

C'est vrai ? Vous ne voulez pas ?

FRANCOISE, *d'un ton suppliant.*



Non!

JACQUES

Françoise !...

FRANCOISE, *après un temps, baissant la tête.*

Oh !... Ca va recommencer...

JACQUES

Qu'est-ce qui va recommencer ?

FRANCOISE

Mais tout, comme avant !

JACQUES

Non, pas comme avant.

FRANCOISE

Oh !

JACQUES

Vous verrez.

FRANCOISE

Ce sera tout pareil, allez !

JACQUES

Non.

FRANCOISE

Pourquoi ? Qu'est-ce qu'il y a de changé ?

JACQUES

Moi.

FRANCOISE

Vous croyez qu'on change ?

JACQUES

On apprend des choses... on s'instruit.

FRANCOISE, *souriant.*

En voyageant ?

JACQUES

En voyageant, oui.

FRANCOISE

Qu'est-ce qu'on apprend ?

JACQUES

Eh bien, à aimer les gens de son pays, figurez-vous, les gens qui comprennent ce que vous dites. C'est fatigant de parler quand on n'est pas compris. On finit par s'en lasser !

FRANCOISE, *surprise, le regardant.*

Pauvre Jacques !

JACQUES

Ne me plaignez pas : j'ai retrouvé une payse.

FRANCOISE, *souriant.*

C'est moi, la payse ?

JACQUES

Vous ne croyez pas ?

FRANCOISE, *contre lui, tendrement.*

Si.

JACQUES, *la serrant dans ses bras.*

On se comprend tous les deux, hein, ma payse ?

FRANCOISE

... Oui, mon pays ! (*Ils se regardent un instant, sans rien dire.*) Oh ! Jacques... c'est effrayant. Je vous aimais déjà tant quand vous étiez si désagréable, qu'est-ce que ça va être si vous vous mettez à être gentil !

JACQUES

Vous m'aimerez un peu plus, voilà tout.

FRANCOISE

Mais j'ai si peur d'être maladroite et de ne pas savoir vous garder.

JACQUES

Si, Françoise, vous me garderez cette fois-ci.

FRANCOISE, *contre lui.*

Mon chéri !... Je suis heureuse...

JACQUES

C'est vrai ?

FRANCOISE

Oui !

JACQUES

Eh bien, ce n'est déjà pas si maladroit, ce que vous venez de dire là !... (*On entend le bruit d'une porte qui se referme. Jacques lève la tête, surpris.*) Tiens ! (*Ils se séparent.*)

FRANCOISE

Qu'est-ce que c'est ?

JACQUES

Ma femme qui rentre, sans doute.

FRANCOISE, *nerveusement*.

Ah ! J'étais sûre de ça !

JACQUES

Soyez tranquille, elle n'entrera pas. (*Ils écoutent quelques instants en silence.*) Vous voyez ?... Vous êtes rassurée ? Vous pouvez sortir, vous ne rencontrerez personne.

FRANCOISE

Mais... vous allez venir !

JACQUES

Bien sûr que je vais venir !

FRANCOISE

A tout à l'heure ?

JACQUES, *pressant la main qu'elle lui tend contre ses lèvres*.  
A tout de suite. (*Il lui ouvre la porte, elle sort, il l'accompagne, puis reparaît au bout de quelques instants, suivi de Georges, le domestique.*)

GEORGES

Madame m'a dit de la prévenir sitôt que Monsieur serait seul.

JACQUES, *contrarié*.

Ah ?... Eh bien, allez... Et puis vous m'apporterez mon chapeau et mon pardessus.

GEORGES

Bien, Monsieur. (*Il sort. Un moment après, Irène paraît à gauche.*)

JACQUES

Tu es déjà de retour ?

IRENE

Oui.

JACQUES

Tu n'as pas été longue. Eh bien, cette étude ?

IRENE

Quelle étude ?

JACQUES

L'étude d'Apraxine que tu voulais acheter.

IRENE

Ah ! oui.

JACQUES

Tu ne l'as pas rapportée ?

IRENE

Non... Jacques, je voudrais te parler... Je peux ? (*A ce moment, Georges apparaît au fond avec le chapeau et le pardessus de Jacques.*) Ah ! Tu sors ?

JACQUES

Oui, mais j'ai cinq minutes. (*Au domestique.*) Posez ça là. (*Le domestique pose les vêtements sur un siège et sort.*) Qu'est-ce que tu veux me dire ?

IRENE

J'attendrai ton retour.

JACQUES

Mais non.

IRENE

Je te retarderais. (*Il la regarde et est frappé par son air égaré.*)

JACQUES

Qu'est-ce que tu as ?

IRENE

Rien. Je te dirai quand tu reviendras.

JACQUES

Mais non ! Dis-moi tout de suite !

IRENE

Ce n'est pas tellement pressé.

JACQUES

Enfin, qu'est-ce qu'il y a ?

IRENE

Jacques, je voudrais partir... quitter Paris.

JACQUES

Quitter Paris !

IRENE

Oui.

JACQUES

Mais pourquoi faire ?

IRENE

Je te le demande.

JACQUES

Qu'est-ce que ça signifie ? Pour aller où ?

IRENE

Nous pourrions aller nous installer à Montcel, pendant quelque temps, si tu veux. Papa ne demanderait pas mieux. Il me l'a offert plusieurs fois. Il n'y aurait qu'à télégraphier au régisseur. Il viendrait nous attendre avec l'auto, à Limoges.

JACQUES

Mais pourquoi veux-tu quitter Paris ? Il n'y a même pas un mois que nous sommes rentrés !

IRENE

Je sais.

JACQUES

Qu'est-ce que c'est que cette lubie ?

IRENE

Ce n'est pas une lubie.

JACQUES

Alors, explique-toi !

IRENE

J'espérais... que tu comprendrais !

JACQUES

Que je comprendrais ?

IRENE

Oui.

JACQUES

Non, je ne comprends pas.

IRENE

Il ne faut pas... que je reste ici.

JACQUES, *violemment*.

Mais pourquoi, enfin ?

IRENE, *tremblant toute et baissant la tête.*  
Je l'ai revue.

JACQUES  
Ah ?... (*Un temps.*) Où l'as-tu revue ?

IRENE  
Chez Apraxine... Elle savait que je devais venir. Elle m'attendait.

JACQUES  
Comment l'a-t-elle su ?

IRENE  
Oh ! elle sait tout.

JACQUES  
Elle connaît donc Apraxine ?

IRENE  
Elle l'avait rencontré autrefois, à Vienne.

JACQUES  
Tu le savais ?

IRENE  
Non, naturellement.

JACQUES  
Et alors... tu lui as parlé ?

IRENE  
Elle m'a parlé.

JACQUES  
Devant Apraxine ?

IRENE  
Non.

JACQUES  
Qu'est-ce qu'elle t'a dit ?

IRENE  
Oh !... Je ne sais plus.

JACQUES  
Tu ne veux pas le dire...

IRENE

Je ne me souviens plus, je t'assure... J'écoutais à peine.

JACQUES

Elle a demandé à te revoir, sans doute ?

IRENE

Oui.

JACQUES

Qu'est-ce que tu as répondu ?

IRENE

Que je ne voulais pas.

JACQUES

Et alors ?

IRENE

Elle m'a dit... qu'elle attendrait.

JACQUES

Jusqu'à quand ?

IRENE

Jusqu'à ce que je vienne.

JACQUES

Elle ne va donc plus en Suisse ? (*Irène secoue la tête.*) Elle est guérie, probablement ?

IRENE

Elle dit que ça lui est égal de mourir.

JACQUES

Elle ne mourra pas, sois tranquille. C'est le chantage classique.

IRENE

Elle ne ment jamais.

JACQUES

Son mari ne peut donc pas l'emmener ?

IRENE

Ils ne vivent plus ensemble. Elle l'a quitté.

JACQUES

Ah !

IRENE, *après un temps.*

Jacques, c'est vrai qu'il est venu te voir, il y a un an ?

JACQUES

Oui. Comment l'a-t-elle su ?

IRENE

Elle ne me l'a pas dit. (*Un temps.*) C'est à la suite de ça qu'elle l'aurait quitté.

JACQUES

Tant mieux pour lui. Et il n'y a personne auprès d'elle, pour l'emmener ?

IRENE, *secouant la tête.*

Personne. (*Contenant son émotion.*) Elle est seule... toute seule.

JACQUES, *après l'avoir regardée un moment en silence.*

Ah ! Elle est très forte, il faut le reconnaître ! (*Irène hausse les épaules.*) Elle n'est pas forte, pour avoir réussi à te bouleverser à ce point, du premier coup ?

IRENE

Est-ce que tu sais si elle n'était pas plus bouleversée que moi !

JACQUES

Naturellement, ça faisait partie de la mise en scène ! Ce qui m'étonne, par exemple, c'est que, te voyant dans cet état, elle t'ait laissé échapper, pour cette fois, qu'elle n'ait pas essayé de te retenir...

IRENE

Tu crois... qu'elle n'a pas essayé ?

JACQUES

Et alors ?

IRENE

Pour pouvoir partir, j'ai dû promettre que j'irais la voir tout à l'heure.

JACQUES

Ah ! Bravo. Et... tu comptes y aller, oui ?

IRENE

Tu sais bien que non.

JACQUES

Tu auras ce courage ?

IRENE

Oui.

JACQUES



Ce sera dur, n'est-ce pas ?

IRENE

Oui.

JACQUES

Combien de temps... pourras-tu résister ?

IRENE

Je ne sais pas. C'est pour ça que je te demande de partir.

JACQUES

Oui. Eh bien, pars ! Qui t'en empêche ? Tu n'as pas besoin de moi pour ça ?

IRENE

Tu ne viendrais pas ?

JACQUES

Non.

IRENE

Pourquoi ?

JACQUES

Tu veux savoir pourquoi ? Regarde-toi ! Regarde ta figure ! Cet air pantelant, ces yeux chaviré, ces mains qui tremblent, parce que tu l'as revue !... Voilà pourquoi !... Il y a un an que je vis à côté d'une statue et il a suffi que cette femme reparaisse pour que la statue s'anime, qu'elle devienne un être vivant, capable de souffrir et de tressaillir ! Eh bien, je renonce, comprends-tu, Irène ? Je renonce. Je t'ai aimée plus que tout au monde, tu le sais, je te l'ai prouvé. Tant que j'ai pu espérer que tu pourrais m'aimer, un jour, comme je t'aimais moi-même, comme s'aiment un homme et une femme, avec leur cœur et avec leurs sens, j'ai accepté de monter la garde auprès de toi. Mais, maintenant, c'est assez. Je renonce à cette besogne ingrate et inutile. Garde-toi toute seule, si tu le peux. Mois, ça ne m'intéresse plus. C'est fini. Je suis las de courir après un fantôme. Il le savait, lui, Aiguines, quand il me disait ! « Laisse-la. Ecarte-toi de son chemin. Elle n'est pas pour toi. Elles ne sont pas pour nous. » Il avait raison !... Heureusement, il y a des femmes qui sont pour nous.

IRENE

Madame Meillant, par exemple.

JACQUES

Oui.

IRENE

Voilà ma récompense pour avoir tant lutté !

JACQUES

Je ne te l'ai pas demandé. C'est toi qui es venue me chercher.

IRENE

Alors, il fallait me repousser tout de suite !

JACQUES

Il ne fallait pas me dire que tu pouvais m'aimer !

IRENE

Est-ce que je savais, moi ?... J'ai fait tout ce que j'ai pu pour t'aimer !... Tu parles toujours de ce que tu as fait, toi ! Et moi ?... Mes révoltes, est-ce que tu en as jamais rien su ? Est-ce que tu t'en es préoccupé, seulement ?... Tu m'aimais, oui, mais à ta façon !

JACQUES

Je regrette, je n'en connais pas d'autre. C'est un amour platonique que tu attendais de moi ?

IRENE

J'attendais un peu plus de tendresse et pas seulement, éternellement... du désir !

JACQUES

Tu le haïssais bien mon désir, hein ?... Allons, dis-le, sois franche, au moins... (*Irène baisse la tête, sans répondre.*) Et puis, ne le dis pas, va, ce n'est pas la peine ! Il y a longtemps que je le sais !

IRENE, *sans le regarder.*

Ah ?

JACQUES

On ne l'aurait pas cru, n'est-ce pas ? C'est ça que tu veux dire ? Eh bien, sois heureuse, tu en es débarrassée maintenant. Je ne te l'imposerai plus, mon désir, sois tranquille ! Tu vas pouvoir respirer, enfin ! Plus de corvées ! C'est fini ! Tu ne me remercies pas ?

IRENE, *après un temps.*

Jacques, tu n'as rien d'autre à me dire ?

JACQUES

Non, plus rien, vraiment ! Je crois que nous avons dit tout ce que nous pouvions dire !... Tout est devenu très clair maintenant. Tu feras ce que tu voudras... (*Il prend son chapeau et son manteau.*) Ca m'est égal. Bonsoir. (*Il sort. Elle le suit des yeux sans bouger, le regard dur et reste là un long moment, attendant qu'il revienne, peut-être. Puis elle s'assied, pensive, le front dans la main. Joséphine, la femme de chambre, paraît à droite, tenant des fleurs enveloppées.*)

IRENE

Qu'est-ce que c'est ?

JOSEPHINE

Des fleurs, pour Madame, qu'on vient d'apporter. *(Elle remet le paquet à Irène, qui défait le papier. C'est une grosse botte de violettes comme celle du premier acte.)*

IRENE, *après avoir regardé les violettes en silence.*  
Qui les a apportées ?

JOSEPHINE

C'est la fleuriste, Madame.

IRENE

Ah !... *(Un temps.)* Il n'y avait pas de lettre, vous êtes sûre ?

JOSEPHINE

Non, Madame, il n'y avait rien.

IRENE

C'est bien, Joséphine, merci. *(La femme de chambre sort. Irène continue à fixer les violettes. Peu à peu ses yeux se remplissent de larmes. Elle approche le bouquet de sa figure, l'effleure de ses lèvres et le met contre sa joue. Son regard, devenant dur, se tourne un instant vers la porte pour où Jacques est sorti, puis se repose de nouveau sur les fleurs et les contemple longuement. Enfin, incapable de résister plus longtemps à l'appel qui en émane, elle se lève, gagne la porte de gauche, se retourne une dernière fois, comme si elle hésitait encore, et sort brusquement. La scène reste vide quelques instants, puis la porte du fond s'ouvre et Jacques paraît. Il s'arrête sur le seuil, cherche Irène des yeux et referme la porte, enlève son chapeau et son pardessus et s'assied à son bureau, réfléchissant. On entend à ce moment le bruit de la porte d'entrée qui se referme. Jacques lève la tête et appelle doucement.)*

JACQUES

Irène ?... *(Il se lève, va à la porte de gauche et appelle de nouveau.)*  
Irène ?... *(Il entre dans la chambre, puis reparait, l'air surpris et va sonner. Georges entre.)* Est-ce que Madame est sortie ?

GEORGES

Oui, Monsieur, à l'instant.

JACQUES

Ah ? *(Un temps.)* Elle n'a rien dit en sortant ?

GEORGES

Non, Monsieur.

JACQUES, *après un temps.*

C'est bien, merci. *(Il s'assied. Le domestique remonte puis, voyant le chapeau et le pardessus sur une chaise, se retourne.)*

GEORGES

Monsieur n'a plus besoin de ses affaires ? Je peux les emporter.  
*(Jacques absorbé dans ses pensées ne l'entend pas. Au bout d'un moment, il lève la tête et aperçoit le domestique qui attend.)*

JACQUES

Qu'est-ce que vous voulez ?

GEORGES

Je demandais si je pouvais emporter les affaires de Monsieur.

JACQUES, *après un temps.*

Non. *(Se levant.)* Donnez-les moi... Je sors, moi aussi. *(Le domestique l'aide à passer son manteau pendant que le rideau tombe.)*

RIDEAU